

JOURNAL ASIATIQUE

OU

87754

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES

ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ PAR MM.

BIANCHI, ÉD. BIOT, BOTTA, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL, D'ECKSTEIN

C. DEFRÉMERY, L. DUBEUX, FRESNEL, GARCIN DE TASSY

GRANGERET DE LAGRANGE, DE HAMMER-PURGSTALL, STAN. JULIEN

DE SLANE, J. MOHL, S. MUNK, REINAUD, L. AM. SÉDILLOT

ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XIV



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XLIX

[1849]



JOURNAL ASIATIQUE.

AOÛT-SEPTEMBRE 1849.

RECHERCHES ANALYTIQUES

SUR

LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES

DU SYSTÈME MÉDIQUE.

Mon cher Mohl,

Vous aimez trop les études philologiques, pour ne pas prendre un vif intérêt à toutes les tentatives qui ont pour but le déchiffrement des écritures cunéiformes. Permettez-moi donc de dédier à votre bonne amitié ce premier résultat de mes recherches sur le système d'écriture que tous les philologues, d'un commun accord, et avec une très-grande apparence de raison, ont considéré comme représentant l'idiome des Mèdes. Vous savez que M. Westergaard le premier, avec la sagacité qui caractérise tout ce qui sort de sa plume, a pénétré les ténèbres dont cette mystérieuse écriture était enveloppée. En lisant son beau mémoire, j'ai pensé cependant qu'il y avait encore quelques épis à glaner sur ce terrain, tout bien défriché qu'il eût été, et je me suis efforcé de suivre les traces de mon savant devancier. Ai-je, au gré de mes espérances, recueilli chemin faisant une moisson qui méritât l'honneur de vous être offerte ? C'est à vous que je laisse le soin de le juger. Je suis bien loin de croire que j'ai

dit le dernier mot sur les textes précieux que j'ai discutés ; mais si j'ai pu ajouter quelques faits nouveaux aux faits déjà connus, je m'estimerai très-heureux.

Agréer, mon cher Mohl, l'expression bien sincère de tous mes sentiments de cordiale confraternité.

F. DE SAULCY.

PREMIER MÉMOIRE.

Tous ceux qui se sont occupés du déchiffrement des différents systèmes d'écriture cunéiforme connaissent le travail de M. Westergaard sur les inscriptions médiques. Ce travail, publié en 1844 à Copenhague, dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord, n'a pas reçu des philologues l'accueil bienveillant auquel il avait droit. De ce que les mots obtenus à l'aide des valeurs attribuées aux caractères cunéiformes médiques par Westergaard, semblaient ne se rattacher à aucun idiome connu, on a généralement pensé que les lectures proposées ne méritaient pas toute confiance, et que, par suite, la besogne était à recommencer. J'avoue que j'ai longtemps moi-même partagé cette injuste prévention. Sans doute, à la première vue, le mémoire de M. Westergaard, en tant que résultats, peut et doit paraître effrayant; mais je ne saurais le dire trop haut, quand on examine ce travail de plus près, on reconnaît bien vite qu'il n'est pas possible de trouver, sur un sujet aussi difficile, un essai philologique qui présente des indices plus

nombreux, plus constants veux-je dire, d'une insigne bonne foi, d'une inaltérable loyauté et d'une vaste érudition. Si M. Westergaard n'a pas recueilli tous les fruits de son consciencieux travail, si, après sa moisson faite, il a laissé quelques épis à glaner sur le sol qu'il avait parfaitement défriché, ce n'est pas moi qui serai tenté de l'en blâmer, puisque c'est en suivant les sillons qu'il a péniblement tracés le premier, que je crois avoir eu le bonheur de rencontrer quelques faits importants qui intéressent un sujet d'étude digne, je ne crains pas de le dire, de toute l'attention des érudits. Je vais donc reprendre la question des inscriptions médiques, en constatant d'abord les valeurs de tous les caractères qui peuvent se déterminer à *priori* avec certitude, et, ces valeurs une fois établies, j'aborderai de nouveau l'analyse des inscriptions médiques connues jusqu'à ce jour.

DÉTERMINATION DES CARACTÈRES MÉDIQUES.

Les éléments de l'analyse préliminaire à laquelle nous pouvons nous livrer pour arriver à la détermination des caractères médiques, sont jusqu'ici :

1° les noms propres de dieux ou d'hommes, Ormuzd, Darius, Hystaspes, Cyrus, Xerxès, Artaxerxès, Arsa pour Arsama et Achéménès.

2° les noms géographiques de nations ou de contrées, contenus dans l'inscription trilingue de Nakch-i-Roustam, et dont nous devons la possession au dévouement de M. Westergaard lui-même.

Pour chaque caractère je vais donner les différents noms qui le contiennent, et de la comparaison de ces noms résultera la transcription forcée du caractère en question. Toutes les fois que les valeurs ainsi déterminées auront été données par Westergaard, et je déclare que ce sera presque toujours le cas, l'initiale de son nom entre parenthèses suivra la transcription donnée.

┘ Indice des noms propres et signe d'attention, précédant très-souvent les mots du discours (W). Les preuves de la réalité du rôle que joue le clou vertical, surabondent dans tous les textes; il serait donc superflu de donner un seul exemple à l'appui.






  Da et Ta. (W.)

      Darius ,
Da Ri Ya Wa OU Ch.

en persan *Daryävâouch*.

     Hystaspes, en
OUI Ch Ta S Pa.

persan *Vistaspâ*.


     Ormuzd, en per-
A OU Ra Z Da.

san *Aurâmâzda*.

  Mèdes, en persan *Madâ*.
Ma Da.

    Takabara, en persan
Ta Ka Ba Ra.

Takâbara.

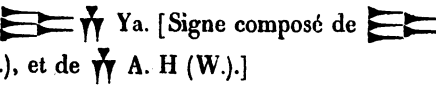


 Ri. (W.)

Voir Darius.

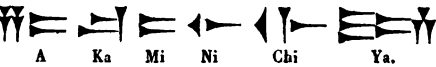
 Aric, en persan *Hāriwā*.

 Bactriane,
en persan *Bakhtaris*.

 Arien, en persan
Ariyā.


 Ya. [Signe composé de  Y. Y et YA (W.), et de  A. H (W.).]


Voir Darius, Aric, et plus bas, Ionie.


 Achéménide,
en persan *Hakhamānishiyyā*.

 Arabie, en persan *Arbayā*.


 Égypte,
en persan *Mudruya*.


 Arménie, en
persan *Arminā*.

 Cossæi? en persan *Qusiya*.
(C'est probablement l'Éthiopie, Couch.)


 Wa ou Ma. (W.)

Voir Mèdes, Arie, Darius.

 Persc, en persan *Parthawa*.

 Kha-

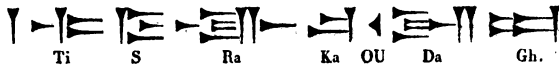
rizm, en persan *Uwarüzmis*.

 Arouwatjs,


Arachosia? en persan *Häruwätis*.


◀ OU. (W.)

Voir Darius, Ormuzd.

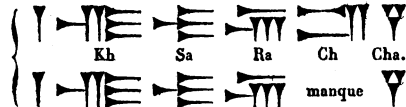


Tigrakhaouda, en persan *Tigrähkuda*.

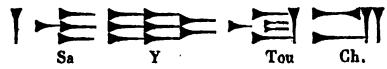
 Ionie, en persan *Yuna*.


 Ch. S. (W.)

Voir Darius, Hystaspes, Bactriane, Kharizm, Arakhosia.


 Xerxès, en persan *Khsayarsa*.

 Sattagètes, en persan *Thätägu*s.

 Sindh, Hindus, en persan *Hithus*.

 Sparte, Svarda, Sardes? en persan *Spärdä*.

 Sqodrie, Scythes? en persan *Squdrä*.


 KH. (W.)

Voir Xerxès, Bakhtaris.


 Ra Ta Kh Cha Ra Cha.

Artaxerxès,

en persan *Artäkshätra*.

 Sa. (W.)


Voir Xerxès, Sindh.

 Ra. (W.)

Voir Xerxès, Artaxerxès, Sattagètes.


 Ra Da Ra. Gandhara, en persan

Gädära.

 Cha. Sa. (W.).

Voir Xerxès, Artaxerxès..


 Cha K Ka Gh. } Sakes, Scythes, en persan *Säka*.

 Ä. O. (W.).

Voir Achéménide.

 Ä Sou Ra. Assyrie, en persan

Athurä.

 K. (W.)


Voir Achéménès, Sakes.

 Ä K Ka Mi Ni Ch Chi Ya.


Achéménide.




 } Sogdiane, en persan
 } *Sugudā* ou *Sugdā*.
 ou mieux  Kou.

 Ka (Kha, W.).

Voir Achéménide, Sakes, Tisrakaouda.



 Drangiane, en

persan *Zārāk*.



 Cappadoce, en persan

Kātāpātukā.



 Takabara, Tochari ?

 Mi (VE, W.).

Voir Achéménide.


 Ni. (W.)

Voir Achéménide, Arménie.

 CHI. (W.)



Voir Achéménide.


 Éthiopie, Couch.


 Kou. Qu (W.).

 Cyrus, en persan *Qurus*.



 OUI, VI, MI, Vi (W.).

[Composé de  OU, et de  I.]


Voir Hystaspes, Kharizm, Arménie.

 S. (W.)


Voir Hystaspes, Tisrakaouda.

 et  Pa, Ba. Pa (W.)

Voir Hystaspes, Bactriane, Arabic.

 Z. (W.)


Voir Ormuzd.

 A. (W.)




Voir Ormuzd et Drangiane.



 Ra. (W.)



Voir Ormuzd, Drangiane, Gandhara, Tisrakaouda, Assyrie, Masraya, Sqoudra, Takabara.

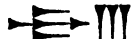
 Pa (Pha, W.).


Voir Cappadoce, Sparte, Takabara.


   Perse, en persan *Pārthāwā*.

  Persan, en persan *Parsū*.





  . . . Babylone, en persan *Babirus*.

 Sa (Asa, W.).

 Arsa, en persan *arsaya*, adjectif nominal.

 Ar ou mieux Ha. A (W.).


Voir Arie, Arien, Arachosie, Arabic, Arménie, etc.

    Susiane, en persan *Uwāzū* ou

Uwājū.

 THa. TH (W.).





Voir Bactriane.

 TH. T (W.).

Voir Sattagètes.


 Sou. (W.)

Voir Assyrie.

{    } Sogdiane.
 plutôt  Kou.


 Rou. (W.)

Voir Arachosie.

 Ti. (W.)



    Susiane.

Voir Arachosie et Tisrakaouda.

 Tou. (W.)


Voir Sindhus et Cappadoce.

 Bi. (W.)

  Babylone, en persan *Babirus*.
 Ba Bi ?

 Ta (ainsi que  pour Westergaard.)

Voir Cappadoce.

 Na, N, Na. (W.)

Voir Ionie.

Telles sont les lettres dont il est possible, à priori, de déduire la valeur de l'analyse des noms propres.

Il suffit de la plus légère attention pour reconnaître que chacune de ces lettres joue perpétuellement le même rôle. De ce que nous voyons pour les caractères déjà reconnus, nous pouvons hardiment conclure que l'alphabet médique était sylla-

bique, c'est-à-dire que chaque articulation avait une image propre à la représenter, lorsqu'elle était quiescente, et autant d'images distinctes que cette articulation pouvait recevoir de motions, c'est-à-dire comporter de sons voyelles différents. Ceci posé, classons les caractères déjà déterminés et dressons-en un tableau synoptique; car c'est le seul moyen de reconnaître la loi de formation de ces caractères, si elle a existé, ou de constater immédiatement sa non-existence.








TABLEAU SYNOPTIQUE

DES SIGNES DE L'ÉCRITURE MÉDIQUE

DÉTERMINÉS :

1° par l'analyse des noms propres d'hommes et de lieux, 2° par l'analyse des inscriptions du mont Elvend près Hamadan.


VOYELLES SIMPLES.

 A.  Á.  I.  Y. < OU bref.
 OU ou  OU OU long?  Ó.

VOYELLES ASPIRÉES DOUCES.

 H.  Ha.  Hou.

VOYELLES ACCOUPPLÉES FORMANT DIPHTHONGUE.

 YA.

CONSONNES.

GUTTURALES.

	Quiescente.	Avec la motion A.	E ou I.	O ou OU.
K.				
Q.				
KH.				
GH.				

DENTALES.

T.				
TH.				
D ou T.				

LABIALES.

P.			
B ou P.			
F.			

SIFFLANTES.

S.				
CH.				
Z.				


NASALES.


N.			
----	--	--	--



LIQUIDES.



Le signe  représente, dans tous les noms propres tirés du persan, la syllabe Ar, par exemple dans les noms Arbaya, Arminia, etc.

Le signe imprononçable  précède les noms propres et les mots à distinguer.

Les lettres suivantes s'accouplent pour renforcer la consonne d'un signe syllabique :



A l'inspection du tableau précédent, on reconnaît sur-le-champ qu'aucune loi fixe n'a déterminé la composition des signes, images des articulations médiques quiescentes, ni celle des signes syllabiques qui constituent l'alphabet.

Nous allons maintenant aborder l'analyse des textes médiques, et chemin faisant nous parviendrons, non pas à compléter, mais à enrichir notablement notre tableau alphabétique.

Nous suivrons l'exemple de M. Westergaard, et nous nous occuperons, en premier lieu, des deux

inscriptions de l'Elvend, parce qu'elles contiennent des formules qui se reproduisent constamment dans les divers textes que nous avons à étudier.

Voici le sens précis de la première période que nous avons à retrouver dans nos inscriptions médiques; il nous est fourni par le texte persan suivant :

Bāgū Wāzārkā Aurāmāzda, hyā imam bumim ada, hyā awām asmanām ada, hyā mārtyām ada, hyā shiyatim ada mārtyāhya, hyā Daryāwaum (ou Khshayarsham) Khshayāthryām akunaush, aivām pārūnam Khshayāthryām, aivam pārūnam frāmatarām.

NOTA. Les *a* surmontés d'un tréma sont suppléés à la lecture comme dans l'écriture sanscrite.




La traduction mot à mot nous donne :

« Deus magnus Auzamazdes, qui hanc terram
« dedit (pour creavit), qui istud cœlum dedit, qui
« mortalem dedit, qui fortunam? vitam? dedit mor-
« talis, qui Darium (ou Xerxem) fecit regem, uni-
« cum multorum regem, unicum multorum impe-
« ratorem. »

Une inscription de Persépolis offre le mot *nāqām* au lieu du mot *khshayāthryām*; de plus, l'inscription de Xerxès de l'Elvend, comme l'inscription trilingue de Van, copiée par Schulz, après le nom d'Ormuzd, porte le membre de phrase : « *hyā mā-*
« *thistā bāganam, qui (est) maximus deorum.* »

→| →| →| Dieu.

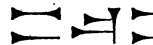
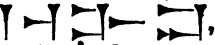

Ce mot, dans une inscription de Persépolis (n° 2





















































de Rich, E de Westergaard), est écrit  , et sauf le troisième signe, qui nous est encore inconnu, les caractères en sont déterminés. Nous avons ainsi ANa? et ANa? Bi. Commençons par voir s'il est possible de déterminer la valeur du caractère .



1° Il sert fréquemment de finale à certains noms de peuples; ainsi, dans l'inscription de Nakch-i-Roust-

tam, nous lisons les mots 




 .

« Les Sakes Tisrahudes. » D'un autre côté, le dernier nom géographique correspondant au persan *kārka* ou *kārāka*, qui désigne le Gurdjistan, selon Westergaard, ou les Grecs, suivant Rawlinson, se présente sous la forme . Mais il n'est pas possible de compter sur la correction du premier caractère, qui se rencontre cette fois seulement; il n'y a donc aucun fonds à faire sur le déchiffrement de ce nom, et l'on n'en peut dire qu'une chose, c'est que le signe cherché lui sert aussi de finale. Enfin Westergaard donne, pour le nom correspondant au persan Babirus, la forme , dans laquelle le dernier signe, qui est douteux, semblerait pouvoir se rapprocher du signe . Si cette identification était certaine, le caractère final en question serait un L ou un R. En effet, dans la première hypothèse, le nom BaBiL, serait identique avec la forme sémitique باجل, du nom

de Babylone, et dans la deuxième, il se rapprocherait de la forme persane, mais nous ne devons pas perdre de vue que la lecture de ce nom ne saurait fournir pour le dernier signe aucun argument solide. Quant aux autres noms de nations terminés par ce caractère, il est assez naturel de les considérer comme des pluriels caractérisés par l'adjonction même de ce caractère; c'est du moins l'opinion qui a été émise par Westergaard. De la forme même du mot     qui nous occupe, ce savant philologue a conclu que le signe  jouait, devant le signe  dont la valeur Be ou Bi est incontestable, le rôle que joue, par exemple, dans les noms                                             Ta et   Chi.

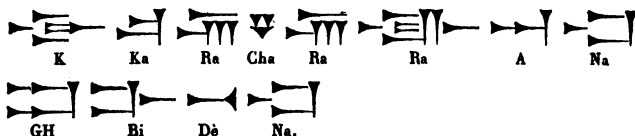
A en juger par l'analogie de formation de ces groupes bilittères bien déterminés, il faudrait, en admettant avec Westergaard que   représente une syllabe Bi ou Pi, à consonne fortement accentuée, il faudrait, dis-je, que le premier caractère du groupe fût un B ou un P quiescent et rien

de plus : c'est là ce qu'admet Westergaard. Toutefois ce savant philologue constate lui-même que toujours notre mot Dieu, dans la position où nous le voyons ici, c'est-à-dire au singulier, est écrit $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$, et une fois seulement, par exception, $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$. Ou bien, il faut admettre qu'une seule fois par exception, je le répète, ce mot si important a été écrit en toutes lettres, l'abréviation étant pour ainsi dire de règle, ou bien la véritable forme du mot est $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ seulement, le signe $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ étant l'image d'un affixe dont le rôle resterait à déterminer, ou même le résultat d'une faute du lapicide, qui aurait pu mettre un pluriel pour un singulier. Westergaard y voit le type de la terminaison ordinaire du pluriel géorgien, qui est Bi; je suis bien tenté d'admettre aussi cette hypothèse, précisément parce que le mot $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$, comportant pour signe final un des affixes ordinaires du pluriel, a fort bien pu en recevoir un autre pour constater que le premier jouait cette fois le rôle d'une articulation radicale. Si réellement le signe Bi était un affixe du pluriel, analogue à l'affixe géorgien, notre mot $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ $\rightarrow\rightarrow\uparrow$, appliqué à Ormuzd, jouerait ici, en quelque sorte, le même rôle que le titre Elohim appliqué à Jehovah; mais j'aime mieux admettre qu'il y a ici une faute de copie commise par le lapicide. Tant que le signe $\rightarrow\rightarrow\uparrow$ n'aura pas une valeur très-nettement fixée, le mot médique qui re-


présente l'idée Dieu, sera condamné à rester fort obscur. Toutefois, nous devons aussi proposer une hypothèse qui ne nous paraît pas trop invraisemblable. Le signe final du nom géographique des Grecs, correspondant au Karaka persan, est incontestablement notre signe ; là donc il pourrait se lire Ka; mais le signe  Ka nous est connu, c'est donc plutôt une quiescente GH que représenterait . Or, ce signe qui est si souvent l'affixe indice du pluriel, n'est peut-être pas autre chose que l'indice du pluriel arménien *.p*. (En arménien le pluriel se forme par l'adjonction de l'une des articulations *.p kh, u s* ou *y ts*.) Si nous admettons provisoirement cette valeur, sauf à la vérifier plus tard, nous pouvons comparer notre mot ANaGH au mot persan *naqa*, « roi », des inscriptions trilingues, et au grec *ἀναξ*, « souverain, prince ». Nous savons, en effet, que ce titre est très-fréquemment appliqué aux divinités de l'Olympe.

Voyons maintenant les autres positions grammaticales où se trouve notre mot médique *Dieu*.

Nous le rencontrons dans la phrase suivante.







qui correspond au membre de phrase « *hya ma-thista baganam*, qui (est) *maximus deorum*. »

Les deux premiers mots vont être étudiés un peu plus loin; qu'il nous suffise de dire que 

𐎧𐎧𐎧 est le pronom relatif qui, et 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧
 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧𐎧𐎧 la forme superlative d'un mot ayant
 le sens de « bon, grand, excellent »; dès lors ce
 qui nous reste de la phrase, c'est-à-dire 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧
 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧𐎧𐎧, doit comporter exacte-
 ment le sens du mot au génitif pluriel, *Baganam*
 ou *deorum*.

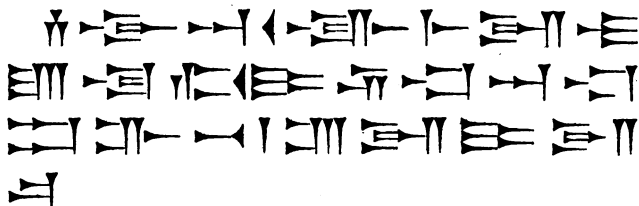
De quoi s'est compliqué notre mot *Dieu*? des
 trois lettres 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧, dont les deux der-
 nières forment évidemment un affixe destiné à ca-
 ractériser un cas de la déclinaison médique. Il
 semble que ce cas doive être le génitif, à en juger
 par le contexte; mais cette conclusion serait un peu
 hâtée, car nous trouverons dix bonnes preuves pour
 une quand nous voudrons établir que la désinence
 du génitif, aussi bien du génitif pluriel que du gé-
 nitif singulier, consiste en 𐎧𐎧𐎧 Na simplement.
 Notre affixe 𐎧𐎧𐎧 a donc un autre rôle que
 celui de l'affixe du génitif régulier. Avant tout
 cherchons la valeur de cet affixe. Le dernier caractè-
 re seul nous est connu; le premier 𐎧𐎧𐎧 mérite
 toute notre attention, et nous allons, je l'espère,
 arriver à préciser la transcription qu'il doit recevoir.

Il est une idée qui se présente très-fréquemment
 dans nos textes médicaux, c'est celle que comporte le
 mot *creavit, effecit*, appliqué au Dieu suprême Ormuzd.
 En persan ce mot est *ada*, littéralement, « il a donné, »
 plutôt que *adha*, « il a posé, établi ». En médique, c'est le
 plus fréquemment 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧, qui se lit: 𐎧𐎧𐎧 ChDa,
 et qui se trouve deux fois remplacé par 𐎧𐎧𐎧 𐎧𐎧𐎧

 (Nakch-i-Roustam, lig. 2); or ce dernier mot se lisant indubitablement DaSDa ou TaSTa, il est bien clair qu'il doit en être à très-peu près de même du premier, et que, par suite, le caractère  représentait un son syllabique bien voisin de Da ou de Ta; en conséquence, je n'hésite pas à y voir l'image de la syllabe Dè. Voici pourquoi : si nous adoptons cette transcription, notre affixe devient identique avec l'affixe turk دن *den*, indice de l'ablatif; or, en turk, le comparatif et le superlatif régissent l'ablatif, et on dit régulièrement *اندن بيوک* *anden baiük*, « plus grand que lui », et *جمله سندن بيوک*, « le plus grand de tous » (littéralement plus grand que tous.) Je n'hésite pas à retrouver dans notre phrase médicale la même règle grammaticale, et à voir dans notre mot   ANaGHBiDèNa, un véritable ablatif de forme turke, régi par le superlatif qui précède. Nous verrons plus loin s'il se présente un seul fait qui contrarie cette hypothèse.


Une dernière forme du mot *Dieu* se rencontre dans les inscriptions médicales; elle a été signalée par Westergaard dans les inscriptions persépolitaines marquées par lui de la lettre H (lig. 20 et 21), et de la lettre I (lig. 13); elle se rencontre dans la phrase dont voici la contre-partie persane : *Māna Aurāmāzda upāstam Bārthawā hadā vithaibis Bāgibis*. « Mibi Auramazdes auxilium afferat cum gentiliis « diis. »

La phrase médicale correspondante qui est la suivante :

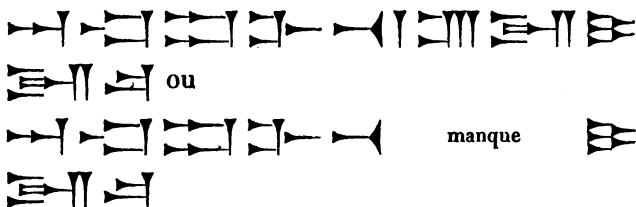


est traduite ainsi qu'il suit par Westergaard :

« Ideo Auramazdes hoc favore dignum prosperet
« cum diis. »




D'un autre côté¹, la formule *cum diis* est rendue par les mots  dans l'inscription persépolitaine E de Westergaard (lig. 25 et dernière).

Il en faut conclure, ou bien que cette dernière forme est une abréviation, ou que la même expression s'écrivait indifféremment :





Quoi qu'il en soit, nous avons sous les yeux ou un ablatif ou un instrumental; c'est un fait indubitable. Westergaard, ayant remarqué que l'instrumental géorgien était déterminé par l'affixe *tha*, conclut à l'identité de l'instrumental médique avec

l'instrumental géorgien, et en cela il peut avoir raison.





En mongol, nous trouvons deux formes de l'instrumental : la première, en  *bar* et en  *yar*, correspond à l'emploi de la préposition « avec, par le moyen de » ; la deuxième, en  *louka*, correspond à l'emploi de la préposition « avec », pour indiquer la réunion, l'ensemble ; ici donc rien de semblable à notre instrumental médique. Le turk n'a pas non plus conservé, dans son paradigme des noms, le cas instrumental, il ne peut donc nous servir à reconnaître notre forme médique, et puisque, parmi les idiomes d'origine tartare, le géorgien a conservé un instrumental analogue au médique, nous pouvons, comme Westergaard, assimiler ces deux formes.




















Il résulterait de là que l'instrumental en langue médique était caractérisé par la désinence complète

 |  |||  —  ||,




















ou par la désinence peut-être abrégative de la précédente . Nous aurons probablement plus tard l'occasion de vérifier ou d'infirmer cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, nous rencontrons ici, pour la première fois, un signe |  |||, dont la valeur nous est encore inconnue, et qu'il serait important de déterminer, parce qu'il se présentera souvent dans le cours de nos analyses : ce signe se trouve dans l'inscription de Nakch-i-Roustam dans le mot

 |  |||  —  ||  —  ||

qui remplace le mot    , *creavit*, du membre de phrase correspondant au persan *hya martiyam ada*, et dont la contre-partie médique est la suivante :
























1°         
         , dans l'inscription de Darius de l'Elvend.






2°         
         , dans l'inscription de Xerxès de la même localité.

3°         
         , dans l'inscription de Nakch-i-Roustam.





















Un peu plus loin, nous trouvons dans les trois mêmes inscriptions, pour correspondre aux mots persans *hya Dariyawaum* (ou *Kkshayarsham*) *Khshayathiyam aqunaush*, le membre de phrase médique


          
           , inscription de Darius de l'Elvend.

          
           , inscription de Xerxès de l'Elvend.


 inscription de Nakch-i-Roustam.

Nous pouvons donc affirmer que, lorsqu'il s'agissait d'êtres animés, le mot médique employé pour rendre l'idée *creavit* changeait comme dans le texte persan, où *ada* devient *aqunaush*, et que le mot ordinaire    ou   , se transformait en    ou en           .

La comparaison de ces deux mots ne pouvant nous suggérer la valeur du signe , cherchons ailleurs.

Le mot *des contrées*, au génitif pluriel, est rendu en persan par le génitif *dahyunām*, que nous trouvons transcrit à peu près exactement dans l'inscription D de Westergaard.

Da H Hou Na M

tandis que le plus ordinairement nous trouvons la forme réellement médique



      

Da H OU CH D Na.

Enfin, l'un des cinq exemplaires différents de l'inscription C de Westergaard (Rich, 15), nous donne la forme

Da H HOU CH D Na.

d'où nous pouvons conclure déjà que les signes  et , sont à très-peu près équivalents, et

très-voisins de la diphthongue OU. La forme ordinaire du mot signifiant les contrées me suggère l'idée d'attribuer au signe $\text{—}\text{𐎠}\text{𐎠}$ la valeur HOU, et au signe $\text{𐎠}\text{𐎠}$ la valeur OU non aspirée; pour venir à l'appui de cette hypothèse, je ferai observer que, dans l'écriture assyrienne, le signe $\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$ est indubitablement une voyelle simple, et non une diphthongue aspirée. Westergaard lit ces deux mêmes signes YU et YO; mais cette lecture n'est fondée que sur la forme d'un mot persan, qui a pu se trouver plus ou moins altéré quand il a passé dans l'idiome médique; d'un autre côté, les mots persans *hya avam asmanam ada*, sont représentés en médique sous les formes différentes

$\text{—}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$
 $\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$, inscription de Darius de l'Elvend.

$\text{—}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$
 $\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$, inscription de Xerxès de l'Elvend.

$\text{—}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$
 $\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$, inscription de Nakch-i-Roustam.

Et enfin

$\text{—}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$
 $\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}\text{𐎠}$, inscription persépolitaine,
 D de Westergaard.

De ce dernier texte, Westergaard conclut que le signe $\Upsilon \supset \text{III}$ est une consonne quiescente du même organe que le signe $\supset \text{II} \llcorner$. Dès, qu'il lit *tu*, et par conséquent pour lui un *th* quiescent. Quelque apparente que soit la possibilité de cette transcription, j'avoue qu'elle ne me satisfait pas pleinement. Il y a si près du signe $\supset \text{III}$, qui pour Westergaard forme le pronom *Yo* $\Upsilon \supset \text{III}$ de la première personne, au signe $\Upsilon \supset \text{III}$, qu'il lit *th*, que je n'admettrai qu'avec une extrême défiance, une différence aussi tranchée entre deux signes qui ont pu et dû perpétuellement se confondre l'un avec l'autre; d'ailleurs, l'existence du signe d'attention Υ placé invariablement devant un pronom personnel, offre quelque chose d'assez étrange en soi, si nous remarquons surtout que le mot *Dieu*, bien autrement important qu'un simple pronom, ne reçoit nulle part ce signe d'attention.

Nous avons vu plus haut les signes $\supset \text{II} \llcorner$ et $\supset \text{III}$ permuter sans inconvénient : qu'y a-t-il dès lors d'impossible à ce que le graveur de l'inscription D ait commis un *lapsus scalpri*, et écrit $\supset \text{II} \llcorner \Upsilon \supset \text{III} \supset \text{II} \llcorner$ au lieu de $\supset \text{II} \llcorner \supset \text{II} \llcorner$, quand pour lui les signes $\supset \text{II} \llcorner$ et $\supset \text{III}$ étaient à très-peu près équivalents, et qu'il ne commettait en définitive qu'un redoublement de voyelle? Résumons : il me paraît difficile de croire que les deux signes $\supset \text{III}$ et $\Upsilon \supset \text{III}$, si voisins de forme, sont deux signes aussi différents qu'une diphthongue *Yo* et un *th* quies-

cent, et il est fort possible que ces deux signes n'en soient en réalité qu'un seul, image à la fois du son de l'M et de la diphthongue Ou. Jusqu'à plus ample informé donc, nous nous abstiendrons d'adopter définitivement une valeur fixe pour ce caractère
 Y 𐎠𐎡.

Voici tous les mots dans lesquels se trouvent ces deux caractères :

𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 de nombreux, en persan *paruwnam*.

Y 𐎠𐎡 moi, en persan *adam*.

Y 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 des rois, en persan *khshayathiyanam*.

Y 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 des régions, en persan *dahyaunam*.

Y 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 peuplées de beaucoup de nations, en persan *paruzunanam*.

Y 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 des rois, voir plus haut.

Y 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 à moi, en persan *mana*.

Y 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 roi, en persan *khshaythiyam*.




𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡 𐎠𐎡, Très-grand.

Nous ne pouvons conserver le moindre doute sur le sens de ce mot, sens qui se trouve fixé par la présence du mot en question dans le membre

de phrase que nous analysons, et dans cette autre phrase où le roi dit : « Je suis Darius (ou Xerxès,) roi très-grand, roi des rois. » Dans l'un et l'autre des deux passages du texte persan qui correspondent à nos passages médicaux, le mot *wazarka*, « très-grand », est représenté par le mot



qui se lit Ra CHa Ra Ra.

Avant de nous occuper de la forme même de ce mot, nous devons faire quelques remarques essentielles sur la valeur des caractères qui le composent. Le premier signe , ainsi que nous l'avons constaté, se rencontre dans les noms de Xerxès, d'Artaxerxès, de Gandhara (persan *Gadara*) et des Sattagètes (persan *Thatagus*). Les noms de Xerxès et d'Artaxerxès nous fournissent une valeur bien déterminée pour ce caractère; il doit s'y lire Ra, tandis que cette valeur reste indéfinie, lorsqu'il s'agit des deux noms géographiques. D'un idiome à l'autre en effet, les noms de ce genre varient généralement assez pour que les valeurs alphabétiques qu'on en déduirait puissent paraître sujettes à contestation. Si maintenant le caractère  doit se transcrire Ra, comment expliquer la présence, dans l'alphabet médical, d'un caractère identique , dont la valeur Ra se déduit de la décomposition des noms d'Ormuzd, de la Drangiane, de Gandhara, de l'Assyrie, des Sakes Tigrakhoudes, etc. Cette

homophonie parfaite est en désaccord avec le caractère essentiel de l'écriture médicale; nous pouvons donc être assurés qu'il y avait une différence dans la prononciation des deux signes ≡ et ≡ , différence que nous ne pouvons nous permettre de deviner, mais que nous devons au contraire nous efforcer de déduire, s'il est possible, de l'étude des textes à notre disposition. Contentons-nous donc, pour le moment, de déclarer qu'il ne peut y avoir identité parfaite de transcription pour les deux caractères en question.

Quant à la lettre ∇ , elle nous est fournie, tout au moins approximativement, par les noms de Xerxès, d'Artaxerxès et des Sakes ou Scythes.

Le nom de Xerxès s'écrivant

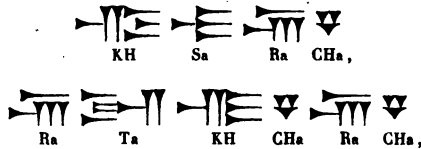
KH Sa Ra CH_a , ∇

ou

KH Sa Ra CH CH_a , ∇

nous pouvons être assurés que les deux signes ≡ et ∇ , ont eu une valeur différente dans l'idiome médicale; nous donnerons plus loin une bonne raison qui fixe la valeur Sa du signe ≡ . C'est donc le signe ∇ qui, s'éloignait de cette prononciation. *A priori*, il semble que l'on peut, sans grandes chances d'erreur, admettre que le signe ∇ représentait une syllabe formée de la chuintante et de la voyelle a . Nous adoptons donc provisoirement cette transcription, sauf à nous assurer de sa lé-

ginité plus tard s'il y a lieu; en attendant, nous devons constater un fait important et qui, bien loin de contrarier l'hypothèse que nous venons d'adopter, semble au contraire la corroborer. Ce fait est le suivant : les signes $\text{▶} \equiv$ et ∇ pouvaient permuter dans les noms propres. Cette permutation d'une sifflante en chuintante s'explique par l'application d'une écriture évidemment empruntée, d'ailleurs, à la représentation d'un idiome assez peu fixé, grammaticalement parlant, comme l'était l'idiome médique, ainsi que nous aurons fréquemment occasion de le reconnaître, et surtout lorsqu'il s'agissait de noms propres. Cette permutation se reconnaît dans les noms de Xerxès et d'Artaxerxès, qui s'écrivent



et dont la partie commune offre à la même place une fois $\text{▶} \equiv$ et une fois ∇ .

Ceci posé, notre mot médique signifiant très-grand, et que nous avons transcrit provisoirement Ra CHa Ra Ra, doit être forcément considéré comme ayant été prononcé de telle façon que les deux premières syllabes Ra offraient une consonnance marquée et distincte de la consonnance appliquée au caractère syllabique final.

Notre mot comporte, sans aucun doute, le sens d'un superlatif; or, nous verrons plus loin un mot

composé, tiré de l'inscription de Nakch-i-Roustam, et synonyme du *wazarkaiya* persan, appliqué au génitif *bumiya*, « la terre »; dans ce qualificatif, nous serons amenés à reconnaître comme représentant l'idée de grandeur le composant, $\overline{\text{𐎠𐎡𐎢}} \nabla \rightarrow \text{𐎣}$ $\rightarrow \text{𐎣}$, qui doit être au génitif; nous pourrions par conséquent le débarrasser de la désinence $\rightarrow \text{𐎣}$, indice essentiel de ce cas, et dès lors nous n'aurons plus sous les yeux que le thème $\overline{\text{𐎠𐎡𐎢}} \nabla \rightarrow \text{𐎣}$, signifiant grand. Nous pensons qu'on nous permettra d'assimiler ce thème à celui qui a fourni le superlatif $\overline{\text{𐎠𐎡𐎢}} \nabla \rightarrow \text{𐎣} \rightarrow \text{𐎣} \rightarrow \text{𐎣}$.

Il nous faut maintenant essayer de nous rendre compte de cette forme de superlatif. Nous allons constater dix fois pour une, à mesure que nous avancerons dans notre analyse, que la désinence la plus fréquente du pluriel est la désinence $\overline{\text{𐎠𐎡𐎢}} \rightarrow \text{𐎣} \rightarrow \text{𐎣}$, dans laquelle nous ne pouvons méconnaître la désinence ل *lar* ou *ler* des pluriels turks (très-certainement identique d'origine avec la désinence mongole 𐎠𐎡 *nar* ou *ner* qui joue le même rôle grammatical mais moins absolu qu'en turk, puisque certains pluriels sont terminés en *s*, comme par exemple 𐎠𐎡𐎢 *eres*, « les hommes », de 𐎠𐎡 *ere*). Le thème $\overline{\text{𐎠𐎡𐎢}} \nabla$, « grand », écrit au pluriel, comporte donc la valeur du superlatif « très-grand ». Comment cela peut-il avoir lieu? C'est ce qu'il s'agit de démêler, si la chose est possible.

Dans beaucoup d'idiomes, le superlatif est très-

bien rendu par la répétition du positif. Rien n'est plus fréquent, en arabe par exemple, où l'on dit fort régulièrement اسود اسود, « très-noir », عظم عظم, « très-beau »; en français même, le mot *bonbon* ne tire pas son origine d'un autre fait grammatical. D'un autre côté, la répétition d'un substantif forme régulièrement le pluriel dans certains idiomes, comme l'égyptien ancien et le malai, qui dit très-bien *orang orang*, « l'homme l'homme », pour « les hommes ».

La réduplication d'un mot équivaut donc à un pluriel : la réduplication d'un mot équivaut à un superlatif, et s'il était permis d'appliquer à un fait grammatical l'axiome de géométrie en vertu duquel deux choses égales à une troisième sont égales entre elles, on serait en droit de dire que, dans certains idiomes, le superlatif peut être rendu par un pluriel appliqué à un substantif ou à un nom au singulier. Hâtons-nous d'étayer ce raisonnement d'un exemple emprunté encore à la langue arabe parlée. On dit très-bien pour peindre l'excellence d'un homme : هو ناس ملاح, littéralement : « lui hommes bons », pour « c'est un homme très-bon ». Je suis très-porté à croire qu'il en est de même ici et que notre qualificatif Ra-CHa-Ra-Ra a pu jouer le rôle d'un superlatif.

Nous avons fait entrevoir plus haut qu'il devait y avoir forcément une nuance de prononciation qui distinguait le son de la syllabe Ra-CHa, du son de la syllabe Ra-Ra. Nous croyons fermement que la

prononciation^s de la désinence turke du pluriel nous donne le sens dans lequel se manifestait cette nuance encore indéterminée, et que la transcription du signe $\text{⌞} \equiv \text{⌟}$ doit donner quelque chose qui approche de notre syllabe La, puisque le signe $\text{⌞} \equiv \text{⌟}$ ne peut présenter d'ambiguïté, et que ce signe doit très-spécialement se transcrire partout Ra; d'ailleurs, entre les deux liquides L et R, il y a certainement une affinité très-grande, assez grande même pour que des dialectes d'une seule et même langue, comme le copte, par exemple, prononcent et écrivent indifféremment et sans altérer la signification d'un radical, la lettre ρ à la place de la lettre λ, et réciproquement.

Quelle est l'origine du thème $\text{⌞} \equiv \text{⌟} \nabla$ RaCHa, ou LaCHa, signifiant « grand » et fournissant le pluriel RaCHaRaRa ou LaCHaLaRa pour signifier « très-grand »? Ni le mongol, ni l'arménien, ni le kurde, ni le géorgien, ne me donnent d'équivalents de ce mot singulier, dont le sens est bien certain. Le turk seul nous offre le mot ياخشى *iakhchi*, « bon, beau, excellent », qui peut bien avoir une origine commune avec le mot médique *racha* ou *lacha*.

Nous serions réduits à ces seules conjectures sur l'origine de ce mot, si elle ne nous était révélée par un fait de plus, dont je dois la connaissance à l'érudition de mon ami M. Prosper Mérimée. Dans l'idiome particulier à la race dispersée des Tsiganes, Zingari, Gitanos, si connus en France sous le nom de Bohémiens, l'idée de « bon », ou mieux d'ex-

cellent», se rend par le mot *lacha*, féminin *lachi*, pluriel *lache*. Le superlatif « très-bon, très-excellent », se dit *lacho-lacho*. Personne aujourd'hui n'a plus le moindre doute sur l'origine indienne des Tsiganes et sur l'étroite liaison de leur idiome avec le sanscrit. On me permettra donc de prendre mon bien où je le trouve, et de croire fermement que le mot primitif, devenu le médique *racha* ou *lacha*, a disparu de toutes les langues congénères modernes, et n'a survécu que dans la langue des Tsiganes. Or le sanscrit nous fournit le mot लक्ष *lakcha*, qui signifie « très-nombreux » (d'où le mot moderne *lak*), et qui en passant dans un idiome adouci, comme le zend, a parfaitement pu devenir *lacha*. Telle est, j'en suis convaincu, l'origine de notre mot médique.

→ | ← | ≡ | → | | ≡ → | ≡ Ormuzd.

Toutes les lettres de ce nom nous sont déjà connues, sauf la quatrième, qui se déduit par l'analyse du nom même qui nous occupe. Nous pouvons donc le transcrire hardiment


AOURaZDa¹.

En persan ce nom s'écrit *Aurāmāzda* (le zend écrit *Ahramazdāo*), et en assyrien

A Hou Ra Ma Z D A.


¹ Du reste, Westergaard a constaté avec raison que le signe → se trouvant placé devant le signe syllabique ⇓ Za, dans un mot de la ligne 38 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, ce signe devait comporter la valeur d'un z quiescent.

Dans notre nom médique, la syllabe *Ma* a disparu, et il ne nous reste que *Aourazda*; c'est là un fait que nous devons admettre sans tenter de l'expliquer.

Le nom d'Ormuzd est ici au nominatif: le fait n'est pas douteux; mais il se trouve dans d'autres positions. Ainsi, dans les lignes 40 et 41 de l'inscription de *Nakch-i-Roustam*, et dans la contrepartie médique de la phrase persane *Auramazdaya upastamabara*, traduite par M. Lassen « *Auramazdi adorationem attulere*, » nous trouvons encore la forme , propre au nominatif, pour image du datif persan *Auramazdaya*.

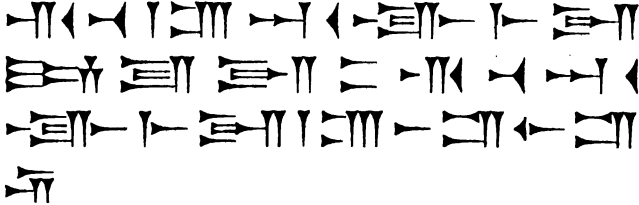
De même dans la ligne 45 de la même inscription, et dans le membre de phrase correspondant au persan *Aïta adant Auramazdam Jadiyahamiya*, que Lassen traduit: « *illud ego Auramazden oro*, » nous avons évidemment le nom divin à l'accusatif, et néanmoins c'est encore la forme déjà reconnue pour le nominatif et le datif qui est conservée. Occupons-nous maintenant de la forme du vocatif.

Dans l'inscription H de Westergaard (lignes 19, 20 et 21), nous lisons :



que Westergaard traduit: « *me Auramazdes me tuere cum diis*. »

L'inscription de Nakch-i-Roustam se termine par l'invocation suivante (lig. 44 et 45) :

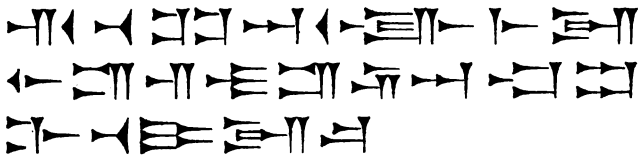


que Westergaard coupe et transcrit ainsi :

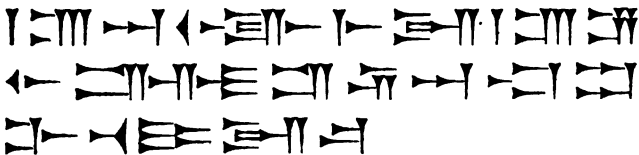
Yutu yo Aurazda ya? ta veyutu Aurazda yo snis. Ce passage correspond au persan : *Aita adam Auramazdam jadiyahiya, aitamaiya Auramazda dadathuwa* : « Illud ego Auramazdem oro, ô Auramazdes illud « mihi concede. »

Dans l'inscription C, nous lisons dans le persan :

Awashchiya Auramazda pathuwa hada bagaibish, que Lassen traduit : « Hæc ergo, ô Auramazdes, tuere « cum diis. » Le texte médique correspondant est le suivant (lig. 24 et 25) :



Dans la même inscription nous lisons (lig. 19 et 20) :



et ce passage correspond au persan : *Mam Auramazda pathuwa hada bagaibish* : « Me, ô Auramazdes, « tuere cum diis. »

Enfin, dans l'inscription D, nous lisons encore la phrase persane *mam Auramazda pathuwa*, etc. *awashchiya Auramazda pathuwa*, « me, ô Auramazdes, tuere, « etc. hæc ergo, ô Auramazdes tuere. » Le texte métrique correspondant est le suivant (fig. 17 et 18) :



et ligne 20 :



Tels sont tous les passages qu'il nous est permis de comparer entre eux pour arriver à déterminer la vraie forme vocative du nom divin d'Ormuzd; nous verrons en même temps tout ce que nous révèle l'examen de ces précieux passages, philologiquement parlant, et indépendamment de la recherche du vocatif que nous espérons en déduire.

Commençons d'abord par isoler les différents mots qui constituent ces phrases. Nous remarquerons d'abord que, dans les passages tirés des inscriptions C (fig. 19 et 20), et D (fig. 17 et 18), la protection que le roi demande au divin Ormuzd, il la demande pour lui-même, tandis que, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam (fig. 44 et 45),






C (lig. 24 et 25), et D (lig. 20), c'est pour le palais bâti par son père ou par lui-même que le roi des rois invoque la protection divine.

Ceci posé, comparons entre eux les passages qui constituent ces deux classes distinctes d'invoation. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand il s'agit du monarque parlant de lui-même, la formule est :

H (lig. 19). 

Je fais abstraction des mots qui représentent ceux-ci : *hada bagaibish*, « cum diis. »

C (lig. 19). 

Dans l'inscription C, le texte est identique avec celui que nous tirons de l'inscription H, à cela près que le signe  remplace le signe  après le nom d'Ormuzd, c'est-à-dire après le  final de ce nom. Si les copies de Westergaard méritent, comme je n'en doute pas un seul instant, la plus entière confiance, ce que j'ai dit plus haut sur l'identité possible des signes  et , se trouve singulièrement corroboré.

Enfin D nous donne (lig. 18) :



Évidemment le pronom personnel de la première personne correspondant au persan *mam* est représenté par le signe unique $\text{I} \text{ΣIII}$.

Quant au mot qui signifie *protège* à l'impératif, il est très-certainement représenté par les groupes



ainsi que cela va ressortir pleinement de l'inspection pure et simple des invocations de la deuxième classe, c'est-à-dire de celles qui concernent les demeures royales. Il nous reste donc, sans aucun doute, pour notre vocatif cherché,



ou ² $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$ $\text{I} \text{ΣIII}$



ou enfin



Westergaard admet que le signe $\text{I} \text{ΣIII}$ qui suit le nom divin représente une seconde fois le pronom personnel, et que le signe $\text{I} \text{ΣIII}$ joue le rôle d'une sorte d'interjection avant l'impératif. Je suis bien tenté de penser que cette opinion ne représente pas exactement les faits grammaticaux que comporte la présence de ces deux signes ou du signe isolé $\text{I} \text{ΣIII}$ après le nom d'Ormuzd, placé nécessairement au vocatif.

² D'abord la répétition du pronom personnel, qui n'est exprimé qu'une seule fois dans le texte persan,

paraît assez peu rationnelle, et la lecture d'une phrase qui donne le sens « me Aurazmades me tuere, » me semble douteuse par suite de sa construction seule.

Ensuite, je le répète, si les copies de Westergaard sont, comme je le crois, irréprochables, le signe ; qu'il lit Yo, devient une fois l'équivalent du signe , qu'il lit Th dans l'intérieur des mots, et Yo partout où ce signe est isolé. De plus, il se trouve supprimé une fois dans l'inscription D, et je crois presque permis d'en conclure que ce signe représente ici une voyelle redondante, dont la suppression ne pouvait en rien altérer le sens.

En conséquence, je serais assez porté à croire que le vocatif était précisément caractérisé par la désinence

ou

ou seulement




Voyons s'il existe quelque part des traces de cette forme vocative.

Le vocatif turk se forme en faisant précéder le nominatif par une des interjections suivantes :

یا *ya*, ای *ai*, بهی *behi*, بره *breh*.

Rien donc ici de semblable au médique.

En mongol, le vocatif se forme par l'adjonction au thème de la désinence . Ainsi, par exemple,

ᠡᠷᠡ *ere*, « l'homme », fait au vocatif ᠡᠷᠡᠭ *erea*, « ô homme », et le pluriel ᠡᠷᠡᠰ *eres*, « les hommes », fait ᠡᠷᠡᠰᠠ *eresa*, « ô hommes »; mais souvent aussi le vocatif ainsi formé est précédé de l'interjection ᠠᠢ *āi*, ou ᠠᠢᠠ *aīa*, que nous retrouvons évidemment dans le turk *ای*, et dans le persan *ای*, mais dont l'emploi n'est pas indispensable. En kurde le vocatif est, comme en arabe, caractérisé par l'interjection *یٰ*.

Le mongol nous paraît donc offrir quelques traces de la désinence vocative de l'idiome médique, mais le géorgien va nous offrir un résultat plus satisfaisant.

Voici la règle de formation du vocatif dans cette langue. (Je transcris la grammaire de Brosset p. 15.) Le vocatif se forme par *o*, ajouté au nominatif. Si ce dernier se termine en *i*, cette voyelle est supprimée; souvent le vocatif est précédé par l'interjection *hoi*, « oh »! Exemple : *მამა* *mama*, « le père », *მამაო* *mamao* ou *ჰოი მამაო* *hoi mamao*, « ô père! » Le mongol et le géorgien opèrent donc exactement de même pour former le vocatif, et je suis bien tenté de croire que ce vocatif géorgien n'est autre chose que notre vocatif médique.

Passons maintenant à la comparaison des invocations de la deuxième classe.

L'inscription de Nakch-i-Roustam nous donne (lig. 45) :



l'inscription C



et enfin l'inscription D

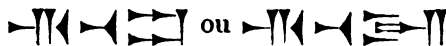



De ces textes rapprochés, il résulte plusieurs faits importants à noter; d'abord, je pense que la fin de l'inscription de Nakch-i-Roustam doit être traduite de la manière suivante : « Hoc ego Auramazden « oro, hoc (ou hæc), o Auramazdes, tuere. »

S'il en est réellement ainsi (et le contexte médicale semble bien l'indiquer, je m'empresse de le dire), nous avons encore ici le vocatif, mais se présentant sous la forme mongole, ou mieux géorgienne



Dans les passages tirés des inscriptions C et D, il se présente une variante importante à constater. Le texte de ces inscriptions nous apprend que le roi appelle la protection d'Ormuzd sur le palais qu'a bâti son père et sur celui qu'il a bâti lui-même : Il s'agit donc de deux ou plusieurs édifices, et le pronom démonstratif est écrit :



Devons-nous conclure de là que le signe 

est l'équivalent du signe $\Xi\Pi$? Je me refuse positivement à le croire.

Nous avons déjà vu que $\Xi\Pi$ représentait parfois une désinence plurielle que Westergaard a rapprochée de la désinence géorgienne Bi. De notre côté nous croyons y reconnaître la syllabe KHa, identique avec la désinence arménienne ք kh . Si l'inscription D est bien copiée, il est difficile de deviner quel rôle joue le $\Xi\Pi$ Da, qui forme la désinence du pronom démonstratif. Serait-ce par hasard une syllabe enclitique, analogue au $\delta\acute{\epsilon}$ grec?

Les deux passages tirés de C et de D, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, font voir que l'impératif du verbe médique, qui signifiait protéger, est bien

$\leftarrow \Xi\Pi \rightarrow \Pi \rightarrow \Xi \Xi\Pi \rightarrow \Pi$

or, comme l'inscription de Nakch-i-Roustam, si nous en jugeons par la copie de Westergaard, est fort lisible à la ligne 45, il faudrait que le mot

$\rightarrow \Xi\Pi \leftarrow \Xi\Pi \rightarrow \Pi$

fût l'équivalent de

$\leftarrow \Xi\Pi \rightarrow \Pi \rightarrow \Xi \Xi\Pi \rightarrow \Pi$

c'est ce que je n'admettrais qu'avec peine, et comme cette seconde forme se représente identiquement dans cinq textes distincts, tandis que la première ne nous est connue que par l'inscription de Nakch-i-Roustam, dont il a été si difficile à Westergaard

de prendre une copie, j'en conclus que, jusqu'à plus ample informé, nous devons nous en tenir à la forme usuelle, et ne pas nous préoccuper de l'autre dont l'incorrection, sera peut-être reconnue quelque jour. Mais ce n'est point encore ici le lieu de rechercher l'origine probable de ce mot; revenons aux formes diverses du nom d'Ormuzd. Il est clair que dans les textes fournis par les inscriptions C et D, le vocatif ne comporte plus de désinence particulière, et se présente sous la même forme que le nominatif, le datif et l'accusatif. Ne sommes-nous pas en droit de conclure déjà de cette simple observation, que le paradigme de la déclinaison des noms médicaux était d'une simplicité telle, que les désinences des cas ne manifestaient que par exception, ou, en d'autres termes, que la langue médicale ne tenait pas toujours compte des désinences indices des cas, et procédait par de simples règles de position pour déterminer le sens des propositions énoncées? Je suis bien tenté de le croire.

Resterait à fixer la valeur alphabétique de la désinence médicale, indice du vocatif, désinence qui se présente sous les trois formes



J'ai déjà dit que le signe  pouvait fort bien


n'être qu'une forme abrégée ou altérée par les copistes du signe $\Upsilon \sqsupset \text{III}$, et que celui-ci me paraissait comporter un son voyelle, voisin à la fois de la diphthongue OU et de l'articulation M. Quant au signe $\sqsupset \text{W}$, j'ignore sa valeur, et Westergaard n'a pas essayé non plus de la fixer. Je me permettrai néanmoins une hypothèse que je me réserve de contrôler plus tard. Le signe $\text{W} \sqsupset$ initial du nom Achéménide est pour Westergaard un O; je le crois plutôt un Â long. Ne serait-il pas possible que le signe $\sqsupset \text{W}$, qui n'en diffère que par la position des deux clous horizontaux, exprimât une voyelle analogue, un O par exemple, comme nous le suggère la variante dans laquelle la désinence du vocatif est représentée par ce caractère seul? Je le crois, sans prétendre en aucune façon imposer ma conviction à personne.



Nous n'avons pas fini avec le nom d'Ormuzd, et il nous reste à constater qu'au génitif ce nom comportait une désinence constante, et que nous retrouvons partout comme indice du génitif, tant du singulier que du pluriel.

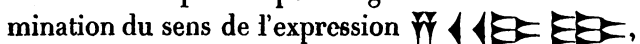
Nous rencontrons dans les inscriptions E, lig. 18-19; C, lig. 17; Nakch-i-Roustam, lig. 12-13, lig. 29 et 40; H, lig. 10, la formule suivante :

$\text{W} \left\langle \left\langle \text{III} \right\rangle \right\rangle \rightarrow \Upsilon \left\langle \left\langle \text{III} \right\rangle \right\rangle \rightarrow \Upsilon \left\langle \left\langle \text{III} \right\rangle \right\rangle \rightarrow \Upsilon \left\langle \left\langle \text{III} \right\rangle \right\rangle$

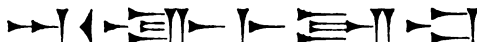
qui correspond, sans aucun doute, à la formule persane *wasna Auramazdaha*, « e voluntate Auramazdis. »

Dans l'inscription D (lig. 11 et 16), la même locution est répétée, mais cette fois sans que le signe  soit placé à la fin du nom d'Ormuzd.

Enfin, dans l'inscription K, le signe  manque après le signe .

Sans nous préoccuper longuement de la détermination du sens de l'expression , qui trouvera son analyse plus tard, nous pouvons affirmer à l'avance que le sens « e voluntate » de cette expression, ressortira pleinement de la comparaison des éléments qui la composent, avec les mots tirés des idiomes persan et kurde, *z* et *z*, préposition persane signifiant *de* ou *par*, et *trem*, *tvei*, *tvet*, « vouloir, aimer », préterit *tvia*, comportant le *t* euphonique, qui, dans la conjugaison kurde, se place élégamment, ainsi que le *b*, entre les pronoms personnels *az* (ou *men* au parfait), *tu* (ou *ta* au parfait), *aou*, *am*, *oungho*, *ouwam*, et le radical. Du reste cette lettre euphonique doit disparaître entièrement dans certains cas, comme par exemple dans la forme négative *az navem*, « je ne veux pas ».

Évidemment, dans l'expression qui nous occupe, le nom d'Ormuzd est au génitif six fois, et dans quatre textes différents nous le trouvons écrit


A OU Ra Z Da Na.

et deux fois dans un même texte


A OU Ra Z Da.

Il est naturel de conclure de là, comme l'a fait Westergaard, que le signe Na est une désinence indice du génitif; une fois de plus nous pouvons constater que, dans l'idiome assez peu fixé, probablement, que parlaient les Mèdes, la présence des flexions caractéristiques des cas n'était pas indispensable pour que l'intelligence du discours fût complète.

Voyons maintenant si nous pouvons retrouver des traces de notre désinence médique Na dans des idiomes connus. En mongol les noms de la première déclinaison (terminés par une des voyelles ᠨ , ᠢ et ᠣ , *a*, *i* et *ou*) prennent au génitif la désinence ᠨᠢᠨ . Les noms de la deuxième terminés en ᠨ , prennent au génitif ᠣᠨ , et enfin les noms de la troisième, c'est-à-dire terminés en ᠪ , ᠬ , ᠮ , ᠯ , ᠷ , ᠲ ou ᠳ et ᠶᠠ , prennent ᠨᠠᠨ au génitif.

En turk, l'indice du génitif singulier et pluriel est la lettre ك, nommée صغير نون, qui, dans les parties occidentales de l'empire turk, se prononce comme le *noun* ordinaire, mais qui, dans les provinces orientales, a conservé le son nasal qui lui était primitivement appliqué. En tatare, le *saghir noun* se décompose en *ng*. On dit donc ار er, « l'homme », ارڪ eruñ, « de l'homme », ارلر erler, « les hommes », ارلرك erleruñ, « des hommes ». Le génitif turk est donc à peu près identique avec le génitif mongol; seulement, les noms terminés en ن forment le génitif


comme les autres; ainsi ارسلان « lion », fait au génitif ارسلانك *arslanuñ*, du « lion ».


En géorgien, la formation du génitif est toute différente; on ajoute *sa* au nominatif, ou *si*, quand le nom est un nom propre. Ici donc rien de semblable à la formation médique. En résumé, il nous paraît assez naturel de retrouver la désinence médique $\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ du génitif, dans le $\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ mongole, et dans le $\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ turk.

Construisons maintenant le paradigme des cas de la déclinaison médique, en ce qui concerne le nom divin d'Ormuzd. Nous avons reconnu les formes suivantes :









	A	OU	Ra	Z	Da.	Désinences.
Nominatif.	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	"
Génitif.	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ Na.
						"
Datif.	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	"
Accusatif.	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	"
Vocatif.	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ OUO.
						$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ OUD.
						$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ O.
						$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$ OU.
Ablatif.	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	$\text{—}\overline{\text{—}}\text{—}$	"

L'ablatif seul nous est inconnu, et pour les cinq autres cas nous retrouvons la forme du nominatif employée sans scrupule; le génitif et le vocatif seuls comportent plus souvent une désinence qu'ils ne s'en rencontrent dénués. Si donc ces désinences n'étaient pas indispensables, elles étaient néanmoins d'un usage assez répandu pour que les textes nous les présentent plus souvent que la forme privée de désinence.

 qui.

Le contexte de nos inscriptions démontre de la manière la plus évidente que l'ensemble des deux groupes  constitue le pronom relatif correspondant au *qui*, *quæ*, *quod* des latins.

Ce groupe bilittère se retrouvant dans les noms

Achéménide

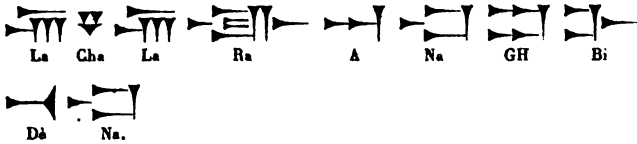
et

les Sakes, les Scythes, nous ne pouvons hésiter sur le choix de la transcription à lui donner; c'est donc certainement KKa qu'il faut le lire. Westergaard le transcrit KKHa, mais cette transcription compliquée de l'aspirée H ne me paraît pas incontestable.

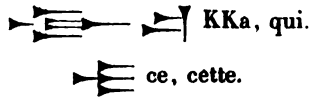
Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons immédiatement dans ce mot le pronom sanscrit कः *ka*, devenu

le du persan moderne et du kurde, le , ou turk, et le *qui* latin. Il n'y a donc pas à s'en occuper plus longuement. L'origine et la forme du mot sont aussi nettement déterminées qu'on peut le désirer.



(Est) le meilleur des dieux.

Ces deux mots ont déjà été analysés, ils correspondent au persan *mathista Baganam*, « *maximus deorum.* » Il n'y a donc pas lieu d'y revenir, ici, autrement que pour en donner la transcription LaChaLaRa AnaGHBiDèNa.



Le contexte nous fournit encore le sens forcé de ce monosyllabe que nous trouvons répété en plusieurs passages. Quant à sa lecture matérielle, la forme du nom médique de Xerxès la fixe d'une manière certaine. Nous avons donc, pour le pronom démonstratif médique , la forme Sa, qu'il s'agit de retrouver. Les analogues ne manquent pas : en sanscrit nous avons *esah* en arménien *uu sa*, en turk *شو*, en géorgien *ეს es*, en latin *is*, en français *ce, ça*, qui ont évidemment la même origine que notre *sa* médique.

Ce pronom se montre placé ici avant le nom qu'il accompagne (inscription de Darius de l'Elvend), dans d'autres cas (inscription de Xerxès de l'Elvend), nous le trouvons après le nom. Ce fait de la position arbitraire du pronom démonstratif mérite d'être remarqué.

— ≡ ≡ ≡ ≡ ≡ monde, terre.

Le signe qui paraît en tête de ce mot est considéré par Westergaard comme ayant exactement la même valeur que le clou vertical isolé, c'est-à-dire comme jouant uniquement le rôle d'un signe de distinction tout à fait imprononçable. J'ai quelque répugnance, je l'avoue, à admettre ce fait, et je vais déduire les raisons qui me le font révoquer en doute.

Si le signe ¶ et le signe — étaient équivalents, pourquoi le second se trouverait-il constamment placé à la tête de certains mots, toujours les mêmes, et à l'exclusion absolue du signe identique ¶, employé dans tous les autres cas? Ce choix arbitraire n'impliquerait-t-il pas une bizarrerie inexplicable? Westergaard admet que le premier ¶ se plaçait invariablement devant les noms propres et les mots signifiant roi, vainqueur, plusieurs, etc. tandis que le second se plaçait devant les mots de moindre importance, tels que régions, terre, palais, guerrier, etc. Il ajoute que, devant le nom des Perses, tous les deux se trouvent indifféremment employés. Nous allons examiner ces différentes assertions et nous

efforcer de les apprécier à leur juste valeur. D'abord, si le système de Westergaard concernant l'indice ¶ qui n'appartient qu'aux mots importants était vrai, cet indice se trouverait en quelque sorte déplacé, à mon avis, du moins, devant des mots tels que le pronom personnel ≡, et le groupe comportant l'idée *seul*, *unique*, ≡ ≡ ≡ ≡ ≡; ceux-là en effet eussent pu parfaitement rester classés parmi les mots de moindre importance, et qui, suivant ce même système, devraient être affectés du signe —. Certes, des idées telles que celles d'univers, de contrées, de palais, sont bien aussi importantes et dignes de distinction que les idées *moi* et *seul*. Pourquoi d'ailleurs le nom d'Ormuzd et le mot Dieu ne comportent-ils aucune de ces deux marques? D'un autre côté, en parcourant les textes, je n'ai trouvé aucun exemple décisif de l'emploi du signe — comme marque de distinction; en effet, c'est à la ligne 13 de l'inscription D que Westergaard pense retrouver le nom des Perses écrit

— ≡ ≡ ≡ ≡

au lieu de

¶ ≡ ≡ ≡ ≡ ou de ¶ ≡ ≡ ≡ ≡

qui se trouve partout ailleurs.

Le texte persan correspondant étant assez embrouillé, grâce aux mots inintelligibles qu'il renferme et à la présence tout à fait inattendue du nom des Perses, je n'hésite pas à considérer comme plus que



douteuse l'identité du mot $\text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡}$ et des
noms réguliers $\text{⌋} \text{—} \text{⌋} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡}$ ou $\text{⌋} \text{—} \text{⌋} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡}$
Pa Sa Pa Sa









$\text{⌋} \text{≡} \text{—} \text{≡}$, dont la forme est tout à fait dissemblable.
Wa.

Je crois donc, sans hésiter, que le mot $\text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡}$
 $\text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡} \text{—} \text{≡}$ comporte un autre sens, et dès lors le
rôle du signe — , considéré comme une simple
marque de distinction, redevient tout à fait indéter-
miné. D'ailleurs, à la ligne 17 de l'inscription de
Nakch-i-Roustam transcrite par Westergaard lui-
même, le nom de la Susiane commence par le
signe d'attention ordinaire ⌋ , suivi d'un — ; force
est donc de lui attribuer une valeur alphabétique.
En résumé, il est difficile d'admettre l'emploi simul-
tané de deux marques imprononçables, tantôt pou-
vant et tantôt ne pouvant plus se suppléer devant
certains mots. Pour l'un, le clou vertical ⌋ , il n'y a
pas de doutes à conserver; pour l'autre, le clou
horizontal — , sa constance à la tête de certains
mots me porte à croire qu'il représente une véritable
prise de son, quelque chose comme un A ou un
E aspiré. Ceci est tout à fait d'accord avec la valeur
Ha que j'ai déduite, pour le clou horizontal, de l'a-
nalyse de plusieurs noms géographiques. Revenons
maintenant au mot qu'il s'agit d'expliquer, et qui
comporte, sans aucun doute, le sens de « monde
terrestre », c'est-à-dire le même sens que le *bumi*
du persan.

Dans ce mot, tous les signes, sauf le troisième,



qui se transcrit Rou, sont de valeur encore douteuse.

Nous venons de supposer que le premier comportait le son Ha ou He; en nous occupant du vocatif du nom d'Ormuzd, nous avons été conduits à supposer que le dernier signe  était un O. Resterait à trouver la valeur du signe , si la chose est possible. Westergaard en analysant le nom géographique

  ...  ...     

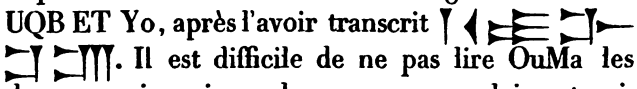
(Nakch-i-Roustam, lig. 21 et 22), correspondant au mot persan lu par Lassen QHUDRAYA et assimilé au nom des Gordyéens ou Kardouques, les Kurdes modernes, reconstruit ce nom de la manière suivante :



      

et le transcrit Q AS Ra Ya, en y retrouvant un nom quelque peu différent à la vérité, quoique assez voisin du QHUDRAYA persan. Mais cette lecture est si incertaine, qu'il est à peu près impossible d'en rien conclure. Il n'en demeure pas moins constant pour Westergaard, que le signe  est le signe initial du nom médique des Kurdes, quelle qu'en soit la vraie forme, et que par conséquent le signe  représente une gutturale voisine de *g*, de *q* ou de *k*. Le savant philologue se demande ensuite si cette gutturale est quiescente ou si elle est munie d'un son voyelle? A cette nouvelle

question, Westergaard répond que, dans certains mots, le signe en question se trouve placé devant la lettre syllabique Υ Kou, et que, par conséquent, il devrait être considéré comme quiescent; cela serait possible; mais nous devons faire observer que cette conclusion semble quelque peu en contradiction avec la forme même du nom médique des Kurdes, lequel ne pourrait que difficilement commencer par une gutturale suivie immédiatement de la sifflante syllabique Sa . Quoi qu'il en soit, je ne dois pas perdre de vue moi-même que je raisonne sur un nom de forme mal déterminée, et par conséquent de lecture douteuse.

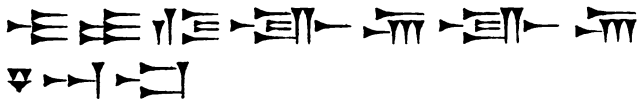
Ce qui prouve d'ailleurs qu'il faut y regarder à deux fois avant d'admettre la valeur du g pour le signe Sa , c'est que le prétendu nom des Kurdes a été déclaré par Rawlinson devoir se lire Madraya, et par suite représenter le nom de l'Égypte, מצור qu מצריים, ou مصر des sémitiques. M. Rawlinson doit infailliblement être dans le vrai, car il n'est pas probable que Darius, dans l'énumération des contrées qui lui étaient soumises, ait oublié l'Égypte, la plus merveilleuse conquête de sa dynastie. Nous proposons donc à notre tour de reconstruire, ainsi que l'a fait Westergaard, le nom géographique en question Υ Sa Ra Ya ; mais en le transcrivant MaSaRaYa. Dès lors notre signe Sa ne peut être qu'une M mariée à une voyelle. Enfin ce qui achève de démontrer que le signe Sa représente une syllabe affectée de l'articulation es-

sentielle M, c'est la forme du nom encore indéterminé des Sakes Humawada, mentionné dans l'inscription de Nakch-i-Roustam. Westergaard lit le nom UQB ET Yo, après l'avoir transcrit . Il est difficile de ne pas lire OuMa les deux premiers signes de ce nom en se laissant guider par sa forme persane.

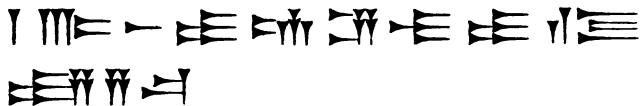
Voyons maintenant quels sont les mots où la lettre  se trouve, comme le suppose Westergaard, chargée de renforcer la gutturale , initiale du nom de Cyrus. Nous lisons, à la place correspondant à la phrase persane, *khshayathiya ahyaya bumiya wazarkaya*, « Rex hujus terræ ma-
« gnæ, » le passage médique suivant, dans les inscriptions de Darius :








qui présente à Nakch-i-Roustam la variante importante qui suit :






Dans les inscriptions de Xerxès nous lisons :




Mais nous devons faire observer que l'inscription F

offre à la place du signe  le signe , et que le mot , qui se présente dans les inscriptions D, E, F, est remplacé par  dans l'inscription K, et par  dans l'inscription C.



Examinons ces différents passages avec l'analyse qu'en a donnée Westergaard.

Ce savant a parfaitement reconnu le rôle grammatical du monosyllabe , qui est pour lui l'équivalent du pronom persan *ima*; seulement, dans la phrase qui nous occupe, il suppose que le pronom  se trouve aussi placé à l'accusatif féminin, et cela parce que, dans le texte persan, le mot *bumim* est un accusatif féminin. Cette hypothèse est au moins hasardée, car rien ne nous prouve qu'en langue médique le mot correspondant au *bumi* persan était un substantif féminin. Pour Westergaard donc, , placé devant ou après le substantif auquel il se rapporte, est un accusatif.

Il considère comme deux formes du génitif féminin les mots



et 

que nous retrouvons dans les inscriptions de Xerxès et dans celle de Nakch-i-Roustam. L'ensemble des deux signes  placés après le signe  dans la première variante, lui paraît former un affixe ou une désinence génitive QQU, en rap-

port avec la terminaison *hya* du persan, devenue le *Qa* du zend. Dans la seconde variante, les mêmes signes lui semblent toujours jouer le même rôle, et l'ensemble des signes $\text{—E—} \text{—M—} \text{—E—}$ constitue pour lui un second affixe, indice également du génitif. (Westergaard, p. 318.)

D'abord nous nous inscrivons contre l'emploi simultané de deux affixes différents placés à la suite d'un seul et même mot pour indiquer qu'il est au génitif. Quelque barbare que soit une langue, une pareille superfétation n'est pas admissible; elle l'est moins encore dans une langue entée sur une souche aussi parfaite que le sanscrit. A notre avis donc, il n'est pas possible que, dans l'expression suivante du pronom démonstratif dont la forme disséquée est —E— ,

$\text{—E—} \text{—E—} \text{—E—} \text{—M—} \text{—E—}$

$\text{—E—} \text{—E—}$ soit une désinence indice du génitif, et $\text{—E—} \text{—M—} \text{—E—}$ une seconde désinence ayant un rôle identique. Il y a donc tout autre chose dans ces six caractères, et nous allons voir s'il n'est pas possible de deviner ce qu'il y a réellement. Pour nous, $\text{—M—} \text{—E—}$, ainsi que nous l'avons établi plus haut, est une désinence indice du pluriel, identique avec la désinence turke *لر* *ler* ou *lar*, suivant les cas. Partout donc où nous trouverons cette dernière, nous sommes bien décidés à lui attribuer la même fonction, et par conséquent l'expression

contient pour nous un pluriel.

Comment dès lors expliquer l'emploi des deux formes et ? Il n'y a qu'un seul moyen naturel, c'est d'admettre que dans la première nous devons reconnaître une abréviation de la seconde. Ceci posé, si nous mettons à part la désinence plurielle et le pronom , il nous reste l'ensemble des signes

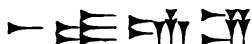
écrits par abréviation dans la première variante


seulement.

Voyons maintenant si avec cette hypothèse nous pouvons nous rendre compte des différents membres de phrase médiques que nous avons transcrits plus haut, comme correspondant au persan *khshayathiya ahyaya bumiya wazarkaya*, qui se traduit « rex hujus « terræ magnæ. »

Nous démontrerons ailleurs que le groupe représente nécessairement l'idée de roi. Nous pouvons donc le séparer de nos phrases à analyser. Celle dont nous nous occupons présentement nous fait voir que l'équivalent du *bumi* persan, c'est-à-

dire le mot contenant l'idée d'univers créé, est en médique :

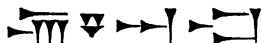


Nous pouvons donc encore distraire ce mot de nos variantes, en y joignant le pronom démonstratif  qui le suit, et ce qui nous reste alors doit représenter la même idée que le génitif persan *wa-zarkaya*.

Voici le tableau de toutes les variantes de cette idée.

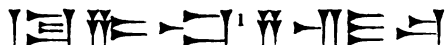
1. 

var.



2. 

var.



3. 

var.




4. 

var.








¹ Dans la copie de MM. Coste et Flandin ce signe est écrit , et le signe , .











² Dans la copie de MM. Coste et Flandin ce signe est écrit .

³ Dans la copie de MM. Coste et Flandin ce signe est écrit , aussi bien que dans celle de Schulz.

5. 

rar. 

Commençons par examiner le mot  . La désinence plurielle  mise à part, il nous reste le thème , qui se transcrit MaKouRa ou KKouRa, suivant qu'on lit Ma ou K quiescent le signe indéterminé . Le médique MaKouRaLaR serait-il le pluriel d'un substantif en rapport d'origine avec le grec *μακρός*, comme la forme MaKou elle-même? je n'ose me prononcer ni pour ni contre. Si l'on adoptait la lecture de Westergaard, on aurait évidemment un mot analogue au mot arménien *գաւառ* *gaouar*, « province, contrée », lequel a certainement une origine commune avec le mot grec *χώρα*. Dans ce cas, notre mot médique, avec la désinence du pluriel, signifierait « les pays, les contrées, les provinces ».

A quel mot est accouplé ce pluriel? Au mot   , dans lequel nous ne saurions méconnaître un génitif du thème  , grand, nombreux, excellent, dont nous avons analysé le pluriel   , jouant le rôle de superlatif. Ici nous devons faire remarquer que la désinence ordinaire  du génitif s'est compliquée de la voyelle  placée devant, et que cette voyelle exprimée semble correspondre à un allongement de l'a qui suit l'articulation CH dans

le thème LaCHa. Notre phrase extraite du texte de Nakch-i-Roustam nous donne donc, en définitive, à peu près le sens suivant :

Roi de cet univers (formé) d'immenses contrées, ou bien roi de ce monde immensément grand.

La cinquième variante se termine par le superlatif déjà connu du thème $\text{𐎠𐎡𐎢} \text{𐎣}$; la quatrième nous donne évidemment la transcription médique $\text{𐎠𐎡} \text{𐎢} \text{𐎣} \text{𐎤}$ $\hat{A}ZaKa$, du mot persan *wazarka*, seu-

lement l'r intermédiaire a disparu, et nous serons forcés de reconnaître en bien d'autres passages que l'organe médique répugnait à l'admission d'une r quiescente dans l'intérieur des mots.



La troisième variante $\text{𐎠𐎡𐎢} \text{𐎣} \text{𐎤}$, comportant encore les deux lettres finales *ZaKa* de la variante 4, nous sommes fort porté à croire que nous avons ici une seconde transcription médique du même mot persan. Le signe 𐎠𐎡𐎢^1 , s'il est bien transcrit, et s'il n'est pas composé, doit alors représenter un son voisin de celui que comporte le signe 𐎠𐎡 ; mais si, comme je suis porté à le croire, il forme un groupe complexe de deux lettres distinctes, nous avons dans ce groupe *MaZa* et notre mot médique devient ainsi *MaZaZaKa*, mot dans lequel on retrouve encore un reflet du *wazarka* persan, reflet d'autant plus sensible que les articulations M et OU, pour l'organe médique, ont une très-grande affinité.

¹ Toutefois nous devons faire observer que les copies de Schulz

Quant à la deuxième variante, elle se transcrit


OUa-Â-Na-Za-Kh-Ka,

et elle nous fournit évidemment une troisième altération médique de notre mot persan *wazarka*.

De l'analyse qui précède nous ne pouvons conclure une valeur bien déterminée pour le signe ; nous croyons qu'il est l'image d'une syllabe labiale, mais il se peut aussi que Westergaard ait eu raison d'y voir une gutturale quiescente. Quoi qu'il en soit, nous pouvons maintenant transcrire le mot médique qui signifie l'univers dans les deux hypothèses, et nous obtenons le mot HaGRouO, ou HaMaRouO, qui comporte le sens du persan *bumi*, « la terre, l'univers ». Si la lecture de Westergaard était certaine, nous aurions un mot comparable au mot HaGRouO médique, c'est le mot mongol  *agar*, qui signifie littéralement « l'univers, l'immensité de la création ». Malheureusement nous ne saurions contester que la lecture HaMaRouO a bien des probabilités en sa faveur.


Quelle est l'origine de ce mot? J'avoue que je l'ignore complètement.


, A créé.

et de MM. Coste et Flandin sont d'accord pour écrire  le signe que je transcris ici Ma en adoptant provisoirement la lecture de Westergaard, lecture qui est peut-être erronée, à en juger par cet accord des voyageurs, qui ont copié sur place les inscriptions de Hamadan.

Nous voici arrivés à l'un des mots les plus intéressants du texte dont nous avons entrepris l'analyse.


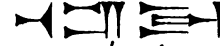

Dans toutes les inscriptions, et à l'exception de celle de Nakch-i-Roustam seule, la première forme se présente constamment; à Nakch-i-Roustam, au contraire, c'est la seconde seule que nous rencontrons : la lecture matérielle du mot n'offre aucune difficulté, nous avons DèChTa ou TaSTa. De cette double forme d'un seul et même mot nous pouvons conclure, je crois, que l'orthographe de la langue médique était assez mal fixée encore, lorsque ces textes ont été gravés sur la pierre, ou, en d'autres termes, que l'écriture était assez peu familière à la nation, et même aux écrivains chargés de composer les textes que les graveurs devaient placer sur les rochers ou sur les édifices royaux.

Dans la première variante, où la syllabe initiale comporte la dentale douce D, munie d'un è, la sifflante qui suit est forte, comme dans notre mot destin. Dans la deuxième, au contraire, où la syllabe initiale semble comporter le son Ta plutôt que le son Da, autant que nous en pouvons juger par l'examen des mots qui nous ont fourni la valeur du signe , la sifflante intermédiaire est douce; ce balancement des dentales et des sifflantes était-il propre à l'organe médique? Nous l'ignorons, et nous devons nous borner à constater le fait en remarquant, de plus, que notre organe se prête assez mal au jeu réciproque des articulations précitées, indiqué dans nos deux variantes du mot signifiant : « il a créé ». Re-

marquons que dans les textes persans le mot correspondant est *ada*, dont le sens rigoureusement exact est : « il a donné », et qu'il provient de दा, « donner », et non de दा, « établir ». L'arménien a parfaitement conservé les deux nuances dans les mots *Էւր jet*, « dedit, » et *Էր jed*, « posuit ». Lassen et Westergaard n'ont pas hésité à lui attribuer le sens plus étendu de « creavit, » et en cela ils ont eu certainement raison, car nous allons voir par l'analyse du mot médique correspondant, que le traducteur mède l'a compris exactement de même.

Guidés par la forme même du mot TaSTa, nous ne pouvons voir en lui qu'un imparfait ou un prétérit altéré du radical तच् takch, « fabriquer, faire, construire », dont la littérature védique (West. *Radic. sansc.*) nous fournit des formes parfaitement analogues, तच्चा *tachta*, « il fabriquera », श्रुतच्छी *soutach-toh*, « bien fabriqué », etc. seulement, en passant dans l'idiome médique, ce mot, comme cela est arrivé pour beaucoup de mots versés par le sanscrit dans le zend, a subi des modifications qui, sans influencer sur le radical proprement dit, ont néanmoins altéré la forme originelle de l'imparfait sanscrit du verbe तच् takch, qui serait *atakchat*; ainsi l'augment grammatical a disparu, et l'articulation complexe दा, qui est essentiellement dure, s'est transformée en une sifflante simple ¹.



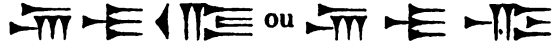

¹ Cette transformation du radical तच् qui, en passant dans le zend est devenu *tasch* ou *tas*, a été amplement signalée par le savant commentateur du Yaçna.

Quoi qu'il en soit, notre mot médique est certainement un imparfait employé comme prétérit du radical तम् *takch*, avec le sens de : « il a fabriqué, il a créé ». Nous devons faire observer que notre mot  ou , qui provient du sanscrit तम्, nous présente une altération à peu près identique avec celle qu'a subie le sanscrit लक्ष pour devenir le  médique. Westergaard ne s'y est pas mépris, et il regarde aussi notre mot comme le parfait d'un radical médique *tuss* ou *tas*, se rattachant étroitement au radical sanscrit *touakch* ou *takch*.

 KKa, qui.

 le ciel.

Notre mot médique tient la place du mot persan *asmanam*, « le ciel » (le *اسمان* kurde, persan et turk, lequel est bien voisin du *ܐܫܡܢ* chaldéen). Il signifie donc « le ciel ». Voyons d'abord comment ce mot doit se lire. Le premier signe est un A ou un E, le deuxième nous est encore inconnu ; le troisième est un K aspiré quiescent, et le quatrième un Ka. Ce dernier signe manque dans les cinq inscriptions cotées par Westergaard C, D, E, F, et NR (Persépolis et Nakch-i-Roustam). Il n'est exprimé que dans l'inscription de Darius de l'Elvend.

Quant au second signe , Westergaard le trouvant placé après le signe quiescent , dans le mot  ou 

⚡⚡⚡, le considère comme devant représenter un son syllabique analogue au son Kh, et probablement la syllabe Kho. Cette conclusion paraît suffisamment légitimée par l'analyse du mot choisi par Westergaard, sauf le choix de la voyelle qui entre dans le signe syllabique en question. Notre mot ⚡⚡⚡ ⚡⚡⚡ ⚡⚡⚡, signifiant « le ciel », doit donc se lire, comme l'a pensé Westergaard, .

AKHouKHKA, et plus fréquemment AKHouKH.

Où retrouver l'origine de ce mot bizarre? Je l'ignore, mais s'il ne m'est pas possible d'en découvrir le père, je puis du moins en faire connaître le fils légitime. En turk, le ciel se dit كوك *kouk*, et personne, je l'espère, ne contestera l'étroite liaison qui unit le mot médique et le mot turk que je viens de mentionner.

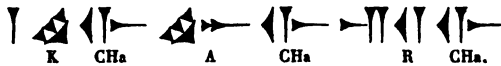
⚡⚡⚡ ⚡⚡⚡ Ce.

Nous voici arrivés à une nouvelle forme de pronom démonstratif médique. Nous avons vu que le pronom ⚡⚡⚡, placé devant ou après le nom auquel il se rapportait, représentait le pronom démonstratif dans le cas où l'objet désigné était rapproché. Le pronom ⚡⚡⚡ nous semble employé spécialement pour désigner les objets éloignés. Nous avons reconnu déjà que les deux signes ⚡⚡⚡ Hou et ⚡⚡⚡ OUa, ou ⚡⚡⚡, permutent quelquefois, et par suite, que l'un et l'autre doivent comporter un son bien voisin de la diphthongue OU. Nous avons

admis que 𐎠𐎢𐎡 représentait Hou; notre pronom démonstratif se transcrit donc HouDè. En persan nous avons la diphthongue OU rendue par le signe 𐎠𐎢 , qui ne diffère de notre signe médique que par la position des signes. En écriture assyrienne, le nom d'Ormuzd s'écrivant



le signe 𐎠𐎢𐎡 doit comporter aussi le son Hou. Au reste il y a à peu près entre le D médique 𐎠𐎢𐎡 et le D assyrien 𐎠𐎢𐎡 , ou 𐎠𐎢𐎡 , la même différence qu'entre le 𐎠𐎢𐎡 médique et le 𐎠𐎢𐎡 assyrien. Enfin, en Assyrien, la lettre 𐎠𐎢𐎡 est un R quiescent comme dans le nom



de Xerxès et entre l'H aspirée et l'R, il y a bien quelque affinité. Mais revenons à notre pronom démonstratif HouDè, employé pour désigner les objets éloignés, et correspondant au pronom persan *aoua*. Il me paraît assez naturel de le rattacher à l'un des pronoms démonstratifs sanscrits *idam* (le père du *id* latin) ou *adah*. Le latin *illud* semble avoir une certaine liaison avec notre HouDè médique, mais le grec ὅδε , ἦδε , τόδε , nous paraît s'en rapprocher plus encore. Quant aux pronoms démonstratifs arabes إِذَا , هَذَا , peut-être ne présentent-ils qu'une

similitude fortuite, bien que cela soit assez peu probable. En kurde, le pronom démonstratif pour les objets rapprochés est او, et pour les objets éloignés اوى; en turk, c'est اول ou او, « celui-là », et شو ou او, « celui-ci »; en mongol, les pronoms sont ᠠᠨᠠ *ena* et ᠲᠠᠷᠠ *tara*; ils sont, en géorgien, ეს *es* ou ესე *ésé*, et ამან *aman*, « ce », ის *is*, « celui ». Ces dernières formes sont donc bien distinctes du pronom médique.

En résumé, le pronom démonstratif médique ᠠᠨᠠ se lit HouDè; il se place après le nom et désigne les objets éloignés. L'inscription D nous fournit, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, la variante ᠠᠨᠠ ᠠᠨᠠ , qui se transcrit HouOUDè, et qui ne diffère de la forme ordinaire que par l'intercalation de la diphthongue que comporte le signe syllabique ᠠᠨᠠ . Cette variante a de plus l'avantage de démontrer, à notre avis, du moins, que le signe ᠠᠨᠠ est une diphthongue OU, mais nous devons rappeler encore que c'est précisément de l'étude de cette variante que Westergaard a conclu que le signe ᠠᠨᠠ était un T.

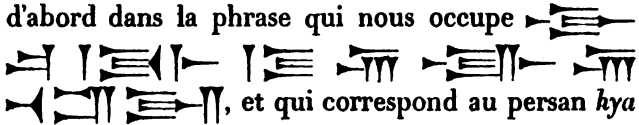
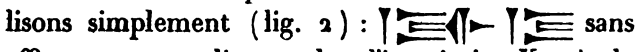
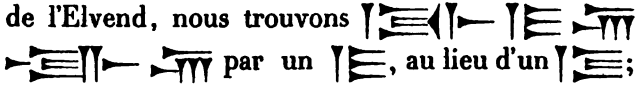


ᠠᠨᠠ ᠠᠨᠠ DèchTa, il a créé.


ᠠᠨᠠ KKa, qui.


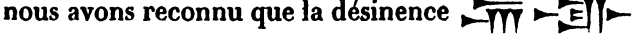
$\text{ᠠᠨᠠ ᠠᠨᠠ ᠠᠨᠠ ᠠᠨᠠ ᠠᠨᠠ}$

Les mortels.

Ce mot est encore un des mots les plus importants de notre texte à expliquer; sans aucun doute,

il correspond à l'accusatif persan *martiyam*, signifiant « l'homme, le mortel ». Ce mot paraît dans le texte, d'abord dans la phrase qui nous occupe  et qui correspond au persan *hya martiyam ada*, « qui mortalem dedit, » pour « créa-
« vit. » Dans l'inscription de Nakch-i-Roustam nous lisons simplement (lig. 2) :  sans affixe aucun, tandis que, dans l'inscription Xerxès de de l'Elvend, nous trouvons  par un , au lieu d'un ; mais il est plus que probable qu'en ce point il y a une faute de copie; nous le retrouvons dans cet autre membre de phrase qui suit immédiatement :

 (ou  













et qui correspond au persan *hya shiyatim ada martiyahya*, « qui fortunam ou vitam dedit mortalis ». Nous ne pouvons avoir d'incertitude sur la différence des cas auxquels se trouve placé le substantif médique signifiant l'homme; la première fois il est à l'accusatif comme régime direct du verbe *DèChTa*, il a créé, la seconde il est au génitif comme dans le texte persan. Déjà nous avons vu que la désinence du génitif était  Na; d'une autre part, nous avons reconnu que la désinence 

était l'indice du pluriel. Nous avons donc à retrouver la transcription et l'origine d'un thème $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$, qui fait au génitif pluriel $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$, et à l'accusatif pluriel $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$. La forme du nominatif étant (Nakch-i-Roustam, lig. 35) $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$. Westergaard (p. 318) ne s'y est pas mépris, et il a analysé avec précision ces deux formes grammaticales du thème $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$.


Pour lui l'affixe $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ se retrouve clairement dans l'affixe turk *ler*, et les deux affixes $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ et $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$, sont, le premier, l'affixe persan moderne *l*, indice du datif et de l'accusatif, et le second l'affixe ordinaire Na ou N du génitif médique¹.


Nous voici donc parfaitement d'accord avec Westergaard sur le rôle des désinences qui affectent le thème radical $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$. Il est étonnant que ce savant philologue n'ait pas donné à cet aperçu sur les affixes tout le développement dont il était susceptible. Passons actuellement à la lecture du radical en question. Westergaard a établi cette lecture sur les deux hypothèses qui suivent : le signe $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$ ne se retrouve que dans les deux mots $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$

¹ Je ne saurais admettre cette incertitude de transcription du signe $\text{E}|\text{I}-|\text{E}$. Dans une écriture aussi éminemment syllabique que l'écriture médique, un signe dont la transcription Na a été une fois bien établie, ne saurait, en aucune façon, devenir une N quiescente.

  et  ou , dont le dernier (Nakch-i-Roustam, lig. 47) correspond, dit-il, au persan *pathi*, voie, chemin. Malheureusement, ce mot est d'apparence plus que douteuse, à en juger par la copie de Westergaard lui-même, et d'ailleurs il commence par la lettre , dans laquelle je ne puis voir autre chose que la syllabe douce aspirée Ha. Quant au second signe  ou , il n'est pas copié, il est deviné, et une interprétation basée sur un pareil auxiliaire est de peu de valeur. Après avoir adopté cette première hypothèse, qui attribuait au signe  la valeur Thi, Westergaard a été tout naturellement conduit à donner au premier signe  la valeur Wo pour Mo, qui restait seule à sa disposition, parce qu'il pensait avoir déterminé les syllabes W, Wa, Wi, We, et peut-être Wou; en effet, il lui avait été facile de reconnaître que, dans l'idiome médique, le OU et l'M avaient une affinité extrême, puisque le nom des Mèdes eux-mêmes s'écrivait   OUaDa pour MaDa. D'un autre côté il n'était pas moins certain que l'organe médique répugnait à l'emploi de la lettre R dans l'intérieur des mots. Il était donc fort tentant de retrouver un mot WoTHi pour WoRTHi ou MoRTHi, tout à fait analogue au *martiya* persan. Malheureusement, cette double hypothèse pèche par sa base, puisque la valeur THi du signe très-rare  n'est nullement prouvée.



En persan moderne, *un homme*, se dit مرد; en ar-



ménien, *سمرق* *marq* a la même signification; enfin en kurde *مر* ou *مروى* *mer* ou *merovi* veut dire à la fois « homme » et « mort. » Tous ces mots sont évidemment de même origine que le sanscrit मर्त्यः *martiya* des inscriptions persanes. Il n'y aurait donc rien que de très-naturel à trouver dans le médique  un mot analogue.

Pouvons-nous, comme l'a fait Westergaard, nous contenter, pour ce même mot, d'une hypothèse au lieu de démonstration? Non sans doute; mais néanmoins cette réserve ne doit pas nous interdire entièrement les hypothèses, à l'aide desquelles seulement il est possible d'avancer dans les recherches qui peuvent conduire à la solution d'un problème de déchiffrement semblable à celui qui nous occupe; mais il reste bien entendu qu'il faut légitimer à *posteriori*, plutôt dix fois qu'une, les hypothèses qui doivent passer à l'état de vérité scientifique. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que Westergaard ait touché la vérité en admettant que notre mot  devait se lire *WoTHi* pour *MoTHi* ou *Mo(R)-THi*¹.

Le nom de la Sattagétie s'écrivant



¹ Le signe persan qui représente l'articulation M est . Il y a une assez grande analogie de forme entre ce signe et le signe médique , pour voir dans cette analogie un motif de plus pour se ranger à l'opinion de Westergaard et pour attribuer au signe médique une valeur syllabique comme celle que lui attribue ce savant.

nous pouvons admettre que le signe  est un TH quiescent, et par conséquent rien n'empêcherait que le signe  ne fût véritablement un THi, comme l'a soupçonné Westergaard, si toutefois il était certain que la consonne qui y entre fût un TH plutôt qu'un D. Nous adopterons donc la transcription proposée par Westergaard, mais avec un point de doute et tout à fait provisoirement.

    DêChTa, a créé.

Ce verbe, employé dans l'inscription de Darius de l'Elvend, est remplacé, dans l'inscription de Nakch-i-Roustan, par le verbe












     
Dê OU Tou Ch Ta.

et dans l'inscription de Xerxès de l'Elvend par le verbe

       
Hou Ta K? Ta.







qui sert dans la phrase : « qui a fait Darius ou Xerxès roi », correspondamment au persan *aqunaush*. L'inscription K nous fournit la variante suivante de ce dernier verbe :

       
OU Te K? Ta.

Nous n'avons plus à revenir ici sur le sens, la transcription et l'origine du mot    ou        . Nous allons donc nous

occuper uniquement des deux autres formes; la première se transcrit DèOUTouChTa.

Westergaard, qui la transcrit TuTHTuSTa, y voit simplement un parfait réduplicatif de la même racine TauS ou TaS, qu'il assimile au sanscrit *touakch* ou *takch*, origine du parfait déjà reconnu TaSTa ou DèChTa. J'admettrais volontiers cette explication de la forme réduplicative, si elle ne s'était évidemment compliquée d'une diphthongue 𑀓𑀭 Oua, qui doit jouer nécessairement un rôle particulier, puisqu'elle est isolée au lieu de se trouver impliquée dans un signe syllabique qui aurait la valeur Dou ou Tou. Dès lors, je suis conduit à rechercher, dans la première syllabe 𑀓𑀭 , la trace du préfixe sanscrit 𑀓 , « bien, » devenu le *ev* des composés grecs, et qui en passant dans le zend a pu subir une modification fréquente qui consiste à changer en H le 𑀓 sa sanscrit. L'adjonction de ce préfixe aurait pu réagir sur le redoublement du radical et l'affecter de la voyelle OU au lieu de lui laisser sa voyelle radicale A. Quoi qu'il en puisse être de cette explication, la présence du signe initial 𑀓 devant la diphthongue 𑀓𑀭 , ne me paraît pas facile à comprendre; ce que nous pouvons dire pour excuser notre insuffisance, c'est que nous marchons à tâtons dans la recherche des règles grammaticales d'une langue à retrouver, et qu'il ne saurait s'ensuivre qu'un fait ne peut pas être, parce que nous n'en démêlons pas l'origine, et parce qu'il ne se rattache pas immédiatement à des faits grammaticaux bien établis

pour l'idiome qui a servi de souche à l'idiome cherché. Nous persistons donc à penser que notre mot médique      , est







Da











OU

Toa

Ch

Ta

le préterit d'un verbe qui avait le même sens et la même origine étymologique que le sanscrit सुतम्, « bien fabriquer ». Du reste, ce mot peut aussi se rapprocher de la forme radicale sanscrite त्वम् *tvakch*, « construire », d'où provient le nom de *tvachtri*, « de l'architecte céleste ». Nous allons voir la présence de ce préfixe analogue au sanscrit सु se manifester d'une manière bien plus certaine dans la forme verbale qui nous reste à étudier, à savoir  ou     .

Cette fois la permutation de  et de  n'est pas et ne peut pas être un effet du hasard. A notre avis, le premier signe se prononçait Hou avec aspiration, et le second OU seulement sans aspiration. Le graveur de nos inscriptions se contentant d'écrire le son qui frappait son oreille, aura très-bien pu substituer le signe , dégagé de l'aspiration, au signe , qui comportait l'aspiration H, remplaçant suivant l'esprit de l'idiome zend le स sanscrit. La syllabe Hou était donc l'équivalente de la syllabe sanscrite सु *soa*, signifiant « bien », et notre mot a dû être d'une forme complètement analogue à celle du mot sanscrit सुतष्टी, « bien fabriqué »; en zend       *houtaṣtahe* (Yaçna, p. 279), « qui a une bonne constitution ».

Le second signe de notre mot est le $\square \uparrow$ Ta, du nom de la Cappadoce, en persan *Katapatouka*. Le dernier signe est le Da dur ou mieux Ta; nous avons donc un parfait de formation complètement analogue au prétérit $\equiv \rightarrow \parallel$ $\square \rightarrow \equiv \rightarrow \parallel$ ou $\rightarrow \square \parallel$ $\equiv \rightarrow \parallel$, de sorte que nous pouvons, à priori, considérer le signe $\uparrow \square \parallel$, comme l'image d'une articulation quiescente. D'abord nous connaissons le signe analogue $\uparrow \equiv$, qui se lit Kou ou Ko, à en juger par sa position initiale dans le nom de Cyrus. Nous pouvons donc essayer, avant toute autre valeur, celle du K; nous avons ainsi un verbe HouTaK Ta, dans lequel, en dégageant le préfixe Hou, nous retrouvons le prétérit d'un radical TaK. Ce radical ne me paraît pas devoir être distingué du sanscrit त्वक् ou तक्, qui, sans aucun doute, a donné naissance aux mots grecs τεύχω, τειχέω, τειχίζω, τεῖχος, etc. et à tant d'autres, dont le sens et la forme sont certainement bien voisins. Il n'y aurait donc, ce me semble, rien de bien étrange à ce que, dans l'idiome médicale, il se présentât, abstraction faite des particules préfixes, trois formes distinctes,

$\rightarrow \square \parallel$ $\equiv \rightarrow \parallel$ Dèhta.

$\equiv \rightarrow \parallel$ $\square \rightarrow \equiv \rightarrow \parallel$ Tasta.

$\square \uparrow \square \parallel$ $\equiv \rightarrow \parallel$ Takta.

d'un seul et même radical primitif, puisque en sans-

crit, c'est-à-dire dans une langue bien plus voisine de la formation primitive du radical, celui qui nous occupe se présente sous les deux formes distinctes Touakch et Takch. Nous sommes donc bien tenté d'admettre cette valeur K du signe $\Upsilon \square$, et en conséquence nous lisons HouTaK^{Ta} notre mot médique




Mais si nous nous sommes laissés guider par l'analogie apparente des signes $\Upsilon \equiv$ et $\Upsilon \square$ pour attribuer à chacun d'eux l'articulation essentielle K, nous devons également tenir compte de l'analogie de structure bien plus évidente encore du signe qui nous occupe et du second signe $\Upsilon \leftarrow$ du nom de Cyrus. Quand nous nous occuperons de ce nom, nous verrons qu'il est fort probable que ce signe, lu Ro par Westergaard, n'est qu'une chuintante quiescente. En admettant cette valeur, nous aurions ici le mot HouTaCH^{Ta} qui deviendrait, pour ainsi dire, identique avec le zend *houtaçahe* cité plus haut. Il y a d'ailleurs une étroite liaison entre l'articulation K et l'articulation CH, puisque l'un supplée l'autre perpétuellement, comme dans *canis* devenu « chien », *catena*, « chaîne », *caput*, « chef », *calidus*, « chaud », et mille autres. Peut-être donc le signe $\Upsilon \leftarrow$ se lisant Ch, ce même signe, compliqué d'un clou vertical de plus $\Upsilon \square$, se lisait-il K.




KKa, qui.


 Le sort, le destin, ou mieux, la vie.

Nous rencontrons deux fois une variante importante de ce mot; c'est la suivante :

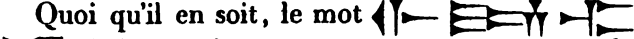



qui se présente dans les inscriptions D et E de Westergaard.

Dans celle-ci, toutes les lettres nous étant déjà connues, nous trouvons le mot CHiYaTiCh, qui n'est évidemment que le mot *shiyatim* du texte persan, abstraction faite de la désinence de l'accusatif. Ce mot a donc été introduit, ainsi que nous aurons souvent à le constater par la suite, dans son texte, par le traducteur mède, et nous pouvons dès lors supposer que la première forme est la transcription pure et simple de l'accusatif persan *shiyatim*. Cette hypothèse nous fournit la valeur M du signe , valeur que beaucoup d'autres faits corroborent.

L'origine réelle de ce mot est si difficile à découvrir, que des philologues comme Lassen, Westergaard et Rawlinson y ont pour ainsi dire renoncé. Les deux premiers traduisent ce mot par le destin, la fortune; le dernier préfère y voir le sens, la vie. Je ne me permettrai pas de me prononcer entre ces deux opinions hypothétiques. M. Rawlinson a pensé justifier sa version par l'analyse du membre de phrase suivant (de l'inscr. 1, lig. 23) : *hya duvais-tam shiyatish akhshata*, auquel il donne le sens lit-

téral « the longest enduring (or unbroken) life, » tandis que MM. Lassen et Westergaard le traduisent par : « sit (in) longissimum (tempus) fortuna incolumis. » Je ne me sens pas de force à démontrer quelle est la meilleure de ces deux versions, mais je dois avouer qu'à la simple lecture des deux passages dans lesquels ce membre de phrase se trouve inséré, et tels qu'ils nous sont fournis par M. Rawlinson d'un côté, et par MM. Lassen et Westergaard de l'autre, je n'hésite pas à donner la préférence à la version proposée par le savant consul de Bagdad.

Quoi qu'il en soit, le mot  était certainement, comme en persan, le nominatif d'un substantif féminin dont l'accusatif était . Ce mot aura passé de toutes pièces dans l'idiome médique, dans lequel nous avons déjà reconnu un paradigme des cas assez peu fixé, et si peu fixé que le nominatif servait à peu près indifféremment pour représenter les autres cas. Nous avons une bonne preuve de plus de ce fait dans l'emploi du *shiyatim* persan, transcrit lettre pour lettre avec sa désinence de l'accusatif, et dans celui du nominatif régulier *shiyatis* du même mot, précisément dans la même phrase, et par conséquent lorsqu'il s'agit encore de l'accusatif.

Si le mot



était régulièrement formé, grammaticalement parlant, et non copié simplement par les rédacteurs

mèdes des inscriptions qui le contiennent, nous en devrions forcément conclure que l'idiome médique comportait deux désinences indices de l'accusatif :

1° l'affixe 𐎠 , qui se retrouve dans le persan moderne ;

2° l'affixe M, venu directement du sanscrit, et qui a persisté dans le latin.

𐎠𐎠𐎠𐎠 DèChta, a donné, a créé.

𐎠𐎠𐎠𐎠 Mo 𐎠𐎠𐎠𐎠 THi? 𐎠𐎠𐎠𐎠 La 𐎠𐎠𐎠𐎠 Ra 𐎠𐎠𐎠𐎠 Na.

Des mortels, des hommes.

𐎠𐎠𐎠𐎠 KKa, qui.

𐎠𐎠𐎠𐎠 KHSaRaCHa

ou

𐎠𐎠𐎠𐎠 KHSaRaCHCHa.




Xerxès.



Nous voici arrivés au nom du roi Xerxès, écrit en persan *Kshayarsha*. Ce nom offre deux variantes qui ne diffèrent que par l'intercalation, dans l'une d'elles, de la chuintante quiescente 𐎠𐎠 , devant la syllabe chuintante 𐎠 CHa.


Ce nom est ici à l'accusatif; il ne présente aucune trace de désinence. En faut-il conclure qu'en langue médique les noms propres étaient indéclinables? Je ne le pense pas, puisque nous avons trouvé le nom divin Ormuzd affecté des désinences du génitif et du vocatif.

A la place du nom de Xerxès on trouve dans quelques textes le nom de son père Darius écrit de la manière suivante et également dépourvu de la désinence de l'accusatif :



Toutes les lettres qui entrent dans la composition de ces deux noms royaux sont, nous le croyons du moins, de valeur indubitable. On remarquera l'emploi, devant la diphthongue < OU, du signe , qui a dû nécessairement comporter un son voisin de la syllabe Ma et de la syllabe Wa, puisque ce signe sert d'initiale au nom   des Mèdes. Le nom de Darius se présente avec la même forme au génitif dans toutes les inscriptions de Xerxès au point où le roi des rois se dit fils de Darius.

   Roi.

Voici encore un mot monosyllabique que nous sommes condamnés à deviner plutôt qu'à lire, parce que le signe  qui le compose n'a été jusqu'ici rencontré dans aucun autre mot : ce signe à lui seul signifie roi. Il ne saurait y avoir le moindre doute sur la légitimité de cette interprétation, mais comment le transcrire? Westergaard, guidé par la forme même du nom médique royal Cyaxares ou mieux *Kvaξαρης*, transmis par Hérodote, a pensé que ce nom se composait de la syllabe Ku ou Kva, com-

portant la signification de « roi, chef », suivie d'un nom équivalant au nom KHSaRaCHa, « Xerxès », de telle sorte que ce nom « Kyaxares » aurait signifié littéralement « le roi Xerxès ». J'avoue que cette hypothèse me paraît extrêmement séduisante et je l'adopte sans hésitation.

Nous avons d'ailleurs une foule de bonnes raisons en faveur de cette ingénieuse hypothèse, et le savant commentateur du Yaçna, dans une dissertation du plus haut intérêt (p. 426 et suiv.), a jeté la plus vive lumière sur ce mot curieux, qui a servi à la composition de tant de noms royaux, et entre autres à celle de noms antiques qui, à une époque récente, comparativement à celle où le royaume des Mèdes existait, étaient encore portés par ces illustres souverains issus de la race de Seldjouk, les Keï-Khosrou, les Keï-Kobad et les Keï-Kaous (کیخسرو, کیکاوس, کیتباد). Cette discussion profonde ne saurait laisser subsister, dans l'esprit même le plus prévenu, l'ombre d'un doute sur l'origine et le sens de ce mot كى, qui provient du zend *kavá*, transcrit en sanscrit par Neriosengh कऱ् कऱ् *kai*, et rendu par lui par le mot राजा *râdjâ*, « roi ». Ce mot *kava*, notre savant confrère conclut en l'identifiant avec le sanscrit कवि *kavi*, non pas dans le sens de poète, sens que ce mot a le plus souvent, mais dans l'acception de soleil que lui donne Wilson, et en cela il a très-certainement raison. Il cite à l'appui de cette opinion, qui rendrait compte du titre des rois kaïaniens, le titre analogue de fils du soleil ou de la famille du

soleil, donné à une dynastie célèbre de rois indiens. Je me bornerai à faire observer, à l'appui de cette opinion, que, de toute antiquité chez les Égyptiens, tous les rois sans exception se sont intitulés *phra* ou *phré*, soleil (en hébreu פֶּרֶה, d'où nous avons tiré notre mot « Pharaon »), et fils du « soleil » (𓆎, *Che-Ra* ou *Si-Re*). L'assimilation du thème *kava* au sanscrit कवि est donc aussi ingénieuse que solide¹.

Si chez les Mèdes le mot *kāi* signifiait « roi », réciproquement il est assez naturel de lire *keī*, *kāi*, *ke* ou *ki*, le monosyllabe médique qui signifie « roi ». Nous adoptons donc pleinement l'hypothèse heureuse de Westergaard. Voyons maintenant quelles sont les différentes modifications grammaticales que peut subir le mot médique 𐎧𐎠𐎫𐎡 *keī*, roi.

Dans la phrase qui nous occupe, le titre royal doit être forcément à l'accusatif, comme le montre le texte persan, et effectivement ce titre est compliqué de la désinence 𐎧𐎠𐎫𐎡𐎠, dans laquelle nous avons, avec Westergaard, reconnu l'indice persan 𐎠, de l'accusatif.

Il n'y a pas une seule des inscriptions dont nous nous occupons qui ne contienne plusieurs fois de suite le titre roi au nominatif, et constamment il se présente alors sous la forme simple 𐎧𐎠𐎫𐎡; c'est donc là le nominatif.

Le titre roi des rois est rendu par les groupes

𐎧𐎠𐎫𐎡 𐎧𐎠𐎫𐎡 𐎧𐎠𐎫𐎡𐎠 𐎧𐎠𐎫𐎡𐎠𐎠.

¹ Notons en passant qu'en arménien le mot *կայ* *kāi* signifie *stat.* « il est debout, il est ».

Dans les inscriptions de Darius et dans les inscriptions de Xerxès par les suivants :



Le génitif pluriel présente donc les deux formes que nous fournissent ces deux passages. Dans la première il est clair que l'affixe, indice ordinaire du pluriel, s'est ajouté au thème 𐎠 𐎡 𐎢 , avec intercalation de la diphthongue 𐎠 𐎡 OU, mais sans désinence indice du génitif. Dans la deuxième variante, la même diphthongue intercalaire 𐎠 𐎡 est suivie de la voyelle 𐎠 𐎡 et de la désinence régulière du génitif 𐎠 𐎡 . Ces deux génitifs pluriels se transcrivent donc

KeiOULaRa et KeiOUYNa.

Le génitif en 𐎠 𐎡 𐎢 me paraît rappeler de bien près le génitif mongol en ᠠᠯ , comme dans ᠠᠯᠠᠳᠤ ᠠᠯ , génitif du thème ᠠᠯᠠᠳᠤ , « Dieu, ciel », qui n'est que le تکری turk.

Nous en pouvons conclure que le pluriel comportait les deux formes distinctes KeiOULaRa et KeiOUY, à moins que le groupe YNa ne constitue la véritable désinence du génitif plutôt que le Na isolé.

Les inscriptions de Xerxès présentent le membre de phrase



correspondant au persan *daryawahus khshayathiyahyia pouthra*, « fils de Darius roi ». Ici nous avons évidemment notre mot roi placé au génitif, et il se présente néanmoins sous la forme simple du nominatif 𐎧𐎡𐎴𐎠. Nous avons vu l'accusatif régulier 𐎧𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴 accompagné de la désinence 𐎡𐎴𐎠; quelquefois aussi l'accusatif est identique avec le nominatif, c'est-à-dire qu'il se rencontre dépouillé de la désinence 𐎡𐎴𐎠. Ainsi, dans tous les textes médicaux, dans la phrase correspondante au persan *aiwam paronam khshayathiyam*, littéralement, selon Lassen et Westergaard, « seul de beaucoup, roi. » plutôt que « aussi bien de beaucoup, roi, » comme l'a traduit Rawlinson. L'accusatif *khshayathiyam* est ici rendu par le mot 𐎧𐎡𐎴𐎠, sans désinence, nouvelle preuve du peu de fixité des règles grammaticales qui régissaient le paradigme des cas dans la déclinaison médicale. A la ligne 28 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, Westergaard a copié le mot 𐎧𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠 dans un membre de phrase qui correspond certainement au persan *mam khshayathiyam akounaoush*. Ici donc le mot 𐎧𐎡𐎴𐎠 doit être à l'accusatif, et nous le rencontrons avec la forme 𐎧𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠 Kei-OUNaY. Cette forme est-elle admissible? Je crains bien qu'elle n'implique une faute de copiste de la part du lapicide, car, à l'intervertissement près de deux signes seulement, cette forme est celle du génitif pluriel; d'ailleurs, nous n'en trouvons pas d'autre

trace ailleurs. Nous ne l'inscrirons donc qu'avec une entière réserve au paradigme des cas du thème

𐌆𐌆𐌆𐌇.

Récapitulons maintenant ce que nous avons trouvé pour ce mot, et nous obtiendrons le tableau suivant :

SINGULIER.

Nominatif. 𐌆𐌆𐌆𐌇 Kei.

Génitif. 𐌆𐌆𐌆𐌇 Kei.

Accusatif. } 𐌆𐌆𐌆𐌇 ou 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 ou 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇
 Kei Kei Ra Kei OU
 } 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 ?
 Na Y.

PLURIEL.

Nominatif. } 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 ou 𐌆𐌆𐌆𐌇
 (Probable.) } Kei OU La Ra Kei
 } 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇
 OU Y.

Génitif. } 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 ou 𐌆𐌆𐌆𐌇
 Kei OU La Ra Kei
 } 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇 𐌆𐌆𐌆𐌇
 OU Y Na.

On le voit, ce que nous avons pu recueillir de notions sur les formes grammaticales du mot 𐌆𐌆𐌆𐌇 Kei, prouve à merveille que les désinences des cas étaient fort peu nécessaires dans l'idiome médique,

bien loin d'y être d'un emploi régulier et indispensable.

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥 HOUTaKtA, il a bien fait.

𐎠𐎡𐎢𐎣 Seul, unique.

Le mot persan correspondant, *aiwam*, est traduit par Lassen et par Westergaard « one, the only one, seul, uniquement seul », et le mot médique 𐎠𐎡𐎢𐎣, affecté ou non du signe d'attention 𐎠, a naturellement reçu le même sens dans la version de Westergaard. Rawlinson s'est, je le crois, écarté du sens rigoureusement littéral, en admettant que les deux membres de phrase commençant par *aiwam* offraient une sorte de balancement de deux idées liées entre elles par une particule double signifiant aussi bien que. Ce qui lui a suggéré cette idée, c'est comme il le dit dans une note (pag. 287, que « the « median equivalent of *aiwam* is unquestionably a « particule, for it is not subject to inflexion, l'équivalent médique d'*aiwam* est incontestablement une « particule, parce qu'il ne peut recevoir d'inflexion. » Cette assertion positive ne peut être que le résultat d'une étude trop superficielle des textes médicaux; Westergaard qui les a disséqués avec un soin extrême ne pouvait commettre la même erreur; aussi le mot qui nous occupe est-il pour lui un véritable accusatif muni de l'affixe 𐎠, d'un thème 𐎠𐎡𐎢𐎣 qu'il lit KHo, et auquel il donne le sens déjà mentionné de « one, only, seul, seulement, unique, uniquement. » Westergaard a de plus déterminé la nature

de l'articulation essentielle qui constitue la valeur présentée par le signe $\llcorner\equiv$, en remarquant que dans un même mot écrit une fois, comme par exemple le nom de Xerxès, avec une articulation quiescente destinée à renforcer la consonne de la syllabe qui suit, notre signe est précédé du signe $\triangleright\equiv$, qui est certainement le KH quiescent. Le signe $\llcorner\equiv$ est donc certainement l'image d'une syllabe gutturale, mais est-elle aspirée comme la quiescente $\triangleright\equiv$ qui la précède? Cela n'est pas possible à décider, vu que cette même aspirée se rencontre devant le signe $\triangleright\lrcorner$ Ka, dans le mot $\llcorner\equiv \triangleright\equiv \triangleright\lrcorner$ HaKHouKHKa, « ciel », et que d'un autre côté pour le pronom QQa ou KKa, nous avons le groupe $\triangleright\equiv \triangleright\lrcorner$. Quoi qu'il en soit, la forme même du mot turk كوك , signifiant « ciel », nous révèle, je crois, la nature de la voyelle inscrite dans le signe syllabique $\llcorner\equiv$, lequel, en définitive, doit très-probablement se transcrire KHou ou KHo, puisque nous avons par le nom de Cyrus l'équivalent de la syllabe Kou $\lrcorner\equiv$.

Il ne suffit pas de savoir comment doit se prononcer le mot médique qui signifie « un, seul, unique », il faut encore reconnaître quelle en est l'origine. En sanscrit, un se dit *eka* (kurde et persan يك *iek*, grec $\text{\xi}\kappa\alpha\sigma\tau\omicron\varsigma$, sanscrit *ekeika*). Je n'hésite pas à retrouver dans notre $\llcorner\equiv$ KHo médique un descendant du (एक) sanscrit, dont la voyelle prosthétique sera tombée avec le temps. Nous avons déjà rencontré

signifiant grand, dont nous nous sommes déjà occupés à plusieurs reprises. Il est fort possible, d'ailleurs, que la lettre syllabique E ait remplacé dans notre composé la syllabe V , par suite d'une action réciproque de l'articulation gutturale incidente E , action dont nous n'avons pu méconnaître les traces dans les trois formes orthographiques si distinctes

E E E Dèhta,

E E E Tasta,

E E E Houtakta,

d'un mot ayant une seule et même signification. S'il en était ainsi, E mis à part, il nous resterait un thème E E E , qui deviendrait, à la radicale près, E au lieu de E , identique avec le génitif pluriel du mot roi, E E E . Il n'est guère possible qu'il y ait là une ressemblance fortuite, et de même que E était forcément le thème du génitif pluriel E E E , de même E doit être pris pour le thème du second composant de notre génitif pluriel E E E E E . Or, ce thème n'est autre chose que celui auquel nous avons reconnu le sens de « un, unique, seul ». Le composé E E E , comportant à la lettre le sens « idée, grandeur, unité », signifiait-il : « en grand nombre » ? Je ne me permettrai

pas de le décider, et je me bornerai à faire observer que le thème *un* entre évidemment dans la composition peut-être analogue des mots *univers*, *universel*, de même que dans le mot *chacun*, qui joue un rôle bien voisin de celui que joue le mot *tout*, *tous*; enfin le grec *ἕναστος*, descend en droite ligne du *एक* sanscrit.

Notre mot médique présente les trois variantes suivantes :





Incriptions de l'Elwend et de Nakch-i-Roustam, NR, F et O de Westergaard.






Inscriptions C et E.



(Le signe  n'étant omis que dans les inscriptions de Nakch-i-Roustam et de l'Elwend.)

Enfin, l'indice d'attention  précède ce mot composé dans les inscriptions C et O.

  Keī, roi, *Khshayathiyam*.

Nous avons déjà fait remarquer que le thème , sans désinence, représentait en certains cas l'accusatif.

   KHouRa, seul, unique, *aiwam*.





De beaucoup, *parounam*.

Je me borne à reproduire ici la variante la plus complète de ce mot, déjà étudié un peu plus haut.



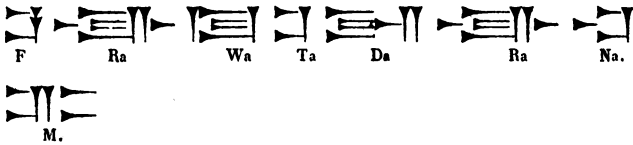
Empereur.

Voici encore un mot d'une très-grande importance et dont Westergaard a parfaitement rendu compte. Ce mot correspond au persan ancien *framatarām*, qu'il compare avec raison au persan moderne *فرماندار firmandar*, « celui qui donne des ordres, qui commande », en un mot « l'empereur ». Le persan moderne *فرمان firman*, « ordre écrit, firman », n'est évidemment que le sanscrit **प्रमाण prāmāna**, « écriture », et le mot **دادار datar** latin, qui n'est que le *dator* latin, et que le **دادم datar** zend, signifie littéralement « donateur, celui qui donne ». C'est donc avec toute raison que le mot *framatarām* du persan ancien peut et doit être traduit par *l'imperator* latin, dont il comporte exactement le sens.

Notre mot médique, sous la forme que nous venons de lui donner, n'est que la transcription lettre pour lettre du *framatarām* persan, et nous en déduisons immédiatement la valeur approchée du signe initial , en vérifiant la valeur de l'M quiescente pour le signe .

J'ai dit que la valeur du signe 𐎧𐎶 , déduite de notre mot médique, n'était qu'approchée. En voici la raison : nous trouverons plus loin, en nous occupant du mot qui remplace le *duriya* persan, le signe 𐎧𐎶 , immédiatement suivi de la syllabe chuintante 𐎠𐎹 . Je me déciderais difficilement à admettre l'existence d'un mot commençant par la consonnance FCHa. J'aime mieux, je l'avoue, croire que ce mot doit se lire FiCHa ou FaCHa, avec intercalation d'une voyelle encore indéterminée.

Mais cette variante, qui se trouve dans les inscriptions de l'Elvend, n'est pas la seule qui se présente dans les textes à notre disposition. Dans l'inscription D nous lisons :



FRaMaTaDaRaNaM, et ici nous retrouvons bien mieux le mot moderne *دادار*, écrit sans la contraction qui se manifeste dans le composé médique analysé plus haut, et dans le mot moderne *فرماندار*; mais cette variante présente une intercalation du signe 𐎧𐎶 dont je ne saurais rendre compte, pas plus que de la désinence 𐎧𐎶 isolée, que nous voyons d'ordinaire caractériser le génitif, et qui cette fois seulement est affectée à l'accusatif, peut-être par erreur du lapicide inscrivant un nom persan qui ne lui était pas suffisamment familier. Enfin,

l'inscription de Nakch-i-Roustam remplace le mot correspondant au persan *framatarām* par le composé suivant :



qui se lit

Pi Ni M DHa Ta Ti Ra

et que Westergaard transcrit PHiNiM-DaTTiR, en retrouvant dans le premier mot une dégénérescence médique du mot *frama*, transporté lettre pour lettre dans le texte, quand le traducteur médique a suivi pas à pas le texte persan, mais ayant subi la modification qui l'a changé en PHiNiM (ceci est pour Westergaard un accusatif), afin d'être assimilé complètement à l'idiome médique, suivant l'esprit de cet idiome, qui répugnait à l'emploi de la lettre R dans l'intérieur des mots. Quant au second composant qu'il lit DaTTiR, et qu'il faut certainement lire DaTaTiRa, Westergaard n'hésite pas à y voir un mot ayant indubitablement le sens de : « *he who holds, wo possesses, celui qui détient, celui qui possède* ».

J'ai bien de la peine, je l'avoue, à me ranger à ces deux hypothèses; mais malheureusement je n'ai jusqu'ici rien de mieux à leur substituer. PiNiMDa-TaTiRa signifiait « empereur », ou mieux « celui qui ordonne, qui commande ». Voilà tout ce que je puis me permettre d'avancer. Toutefois, dans le composant DaTaTiRa, je crois qu'il faut reconnaître une

forme réduplicative de l'un des deux radicaux sanscrits दा, « donner », ou धा, « établir », affecté du suffixe ordinaire qui sert à former les noms d'agent, c'est-à-dire de तृ *tri*.

Ici se termine la première partie des inscriptions de l'Elvend, inscriptions qui, en raison de la fréquence des formules qui les constituent, peuvent être considérées comme des types propres à donner la clef de ces textes intéressants. La deuxième et dernière partie de ces inscriptions comporte la traduction médique du texte persan suivant :

Adam Daryawaush (ou *khshayarsha*), *khshayathiya wazarka*, *khshayathiya khshayathiyanam*, *khshayathiya dahyaunam paruzananam*, *khshayathiya ahiyaya bumiya wazarkaya duriya apiya*, *Vishtaspahya* (ou *Daraya-wahush*) *khshayatiyahya putra*, *hakhamanishya*.









Voici maintenant la traduction de ce texte :

« Ego Darius (vel Xerxes), rex magnus, rex regum, rex regionum multis populis habitatarum, rex hujus mundi magni, sustentator quoque? »
 « (Westergaard traduit : sustentator, auctor) Hystaspis filius (vel Darii regis filius) Achæmenius. »




Nous allons continuer à procéder dans notre analyse en examinant chaque mot successivement.

𐎠𐎡𐎣 Moi, ou je (suis.)

Nous ne pouvons conserver de doute sur la valeur de ce groupe, il signifie très-certainement moi, en d'autres termes il est la traduction médique constante du pronom persan *adam*.

Nous avons vu que le signe  comportait fort probablement le son OU, peut-être OUè, nous trouvons ici une preuve de plus de la confusion pour l'organe médique des syllabes Ma et OUa ou Wa, si distinctes pour nous. Je ne rappellerai pour exemples de ce fait grammatical que les noms   WaDa, Mèdes, et      DaRiYaWaOUCh, Darius. Il n'y aurait donc rien que de très-naturel à ce que le pronom personnel, qui en persan se présente en certains cas sous la forme MaNa, fût devenu OUèNa en médique; c'est précisément ce qui a lieu: en effet, dans presque tous les passages des textes médiques correspondant à des passages persans qui contiennent le mot MaNa, nous trouvons le groupe médique

  ,

dans lequel le signe intermédiaire est inconnu; mais comme ce signe est identique avec le signe assyrien , dans lequel il n'est pas possible de méconnaître une N, nous sommes tout naturellement conduits à attribuer la même valeur de l'N quiescente au signe médique , qui joue ainsi, devant le signe syllabique  Na (qui lui-même représente un N en assyrien), le rôle de toutes les quiescentes destinées à renforcer les consonnes. Nous lisons donc sans hésiter ce groupe OUèNNa pour MèNNa.

Récapitulons maintenant les diverses positions grammaticales dans lesquelles nous rencontrons le


pronom médique 𐎧𐎠𐎢𐎡 . Dans la phrase qui nous occupe, et qui se rencontre dans presque tous les textes connus, ce pronom est nécessairement au nominatif; le thème est donc 𐎧𐎠𐎢𐎡 .






Nous le retrouvons encore tenant lieu d'accusatif dans l'inscription de Nakch-i-Roustam et dans les passages correspondant (lig. 25) au persan *mam khshaya-thiyam aqunaush*, « me regem fecit, » et (lig. 41), *mam Aouramazda patuwa*, « me Auramazdes tuere. » Le datif est aussi rendu par le thème 𐎧𐎠𐎢𐎡 dans le membre de phrase correspondant au persan *aita maiya Auramazda dadatawa*, « id mihi Auramazdes concede » (inscr. de Nakch-i-Roustam, lig. 45); mais le datif se présente plus généralement sous la forme 𐎧𐎠𐎢𐎡 𐎧𐎠𐎢𐎡 𐎧𐎠𐎢𐎡 , comme par exemple dans la phrase (Nakch-i-Roustam, lig. 16) correspondant au persan *datam tya mana*, « datum quod mihi, » et (Nakch-i-Roustam, lig. 14), *mana bajim abara*, « mihi « tributum attulerunt. »

Dans la phrase correspondant au persan *hya mana pita*, « qui mei (ou mihi) pater (pour qui pater meus), » (lig. 17 et 18), nous lisons :

$\text{𐎧𐎠𐎢𐎡} \quad \text{𐎧𐎠𐎢𐎡} \quad \text{𐎧𐎠𐎢𐎡} \quad \text{𐎧𐎠𐎢𐎡} \quad \text{𐎧𐎠𐎢𐎡} \quad \text{𐎧𐎠𐎢𐎡} \quad \text{𐎧𐎠𐎢𐎡}$
 K Ka Wè ou Mè TH Ta Ta.

et c'est encore le thème sans désinence qui tient la place du génitif *mei* ou du datif *mihi*. De toutes les citations qui précèdent, nous pouvons hardiment conclure que, dans la langue médique, la forme 𐎧𐎠𐎢𐎡 représentait tous les cas du pronom personnel




de la première personne (comme म, qui en sanscrit tient lieu de l'accusatif régulier मं, donne मे pour le datif et pour le génitif à la place des formes plus développées mahyam et mama). Quant à la forme plus compliquée , copiée du persan presque lettre pour lettre, elle représentait le datif.

Notre pronom médique est évidemment le म sanscrit, le ἐμέ grec, le me latin, le  kurde, le men ou le menda ou le manque des Tsiganes, le მე géorgien, au nominatif et à l'accusatif, le  be ou bi mongol, et le  turk. Ces deux derniers, on doit le remarquer, servent, pour ainsi dire, de termes extrêmes à la dégradation progressive du pronom sanscrit म, devenant le  médique, et en dernier lieu le  be mongol.

    OU 

Darius.

ou     CHa. ou

   CHa.

Xerxès.

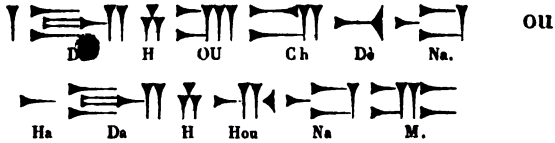
  CHa   

Roi très-grand, roi.

    ou 



Des rois, roi.



Des contrées ou des nations.

Ce mot correspond au génitif pluriel persan *dahyaunam* : il devrait donc être lui-même au génitif pluriel.

Un fait nous frappe d'abord, c'est que la seconde variante nous offre une transcription à peu près exacte du mot persan *dahyaunam*, seulement le mot, en passant dans le texte médique, s'est surchargé de la prise de son ► Ha, devant la syllabe ≡||, et la diphthongue YU est remplacée par la syllabe ►||◀ Hou. Quant à l'autre forme que Westergaard considère comme représentant un génitif médique, je pense qu'il n'y faut voir qu'un ablatif de forme turke du thème ≡|| H, qui reçoit par conséquent la désinence ►||◀ DèNa, équivalente du > turk. En ce cas, au lieu du sens « regionum, » nous avons le sens à peu près aussi rationnel « rex in regionibus. »

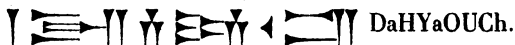
Nous allons, avec Westergaard, recueillir les différentes formes que ce thème affecte, suivant les cas, dans les textes à notre disposition. Nous trouvons pour l'accusatif singulier la forme



à la ligne 44 de l'inscription de Nakch-i-Roustam, dans la phrase correspondant au persan *mam auramazda patawa uta imam dahyaum*, « me « Auramazdes tuere ut hanc regionem. » L'inscription D, ligne 12, nous présente le composé dans lequel nous ne pouvons pas méconnaître le thème Plus tard, nous aborderons l'analyse de ce mot; il nous suffit, pour le moment, de faire remarquer qu'il est à l'accusatif, et que par suite nous pouvons considérer cette nouvelle forme comme représentant aussi l'accusatif singulier du thème qui nous occupe.

Les formes du pluriel sont on ne peut plus abondantes. L'inscription de Nakch-i-Roustam nous offre le nominatif pluriel à la ligne 13 et à la ligne 38, dans les passages correspondant aux phrases persanes *ima dahyawa tya adam agarbayam*, « illæ regiones quas ego cepi, » et *awa¹ dahyawa tya daraya-waash khshayathiya adaraya*, etc. « illæ regiones quas « Darius rex tenuit (implevit?) »

Chaque fois ce nominatif est exprimé de la manière suivante :



¹ De ce mot il ne reste que le a final; pourquoi ne pas le restituer en lisant *ima* comme dans le passage précédent.

Le génitif pluriel se présente dans le passage même que nous analysons, et dans les variantes fournies par l'inscription D, ligne 7, sous la forme

—        HaDaHHouNaM.

Mais nous ne devons pas perdre de vue que c'est là un mot persan transcrit lettre pour lettre, ou peu s'en faut, par le traducteur mède, et que nous nous hasarderions peut-être un peu, en affirmant que cette forme est un véritable génitif pluriel médique du thème

—    ,

et en admettant que ce thème, que nous ne retrouvons nulle part, ait réellement existé.

Nous avons déclaré plus haut que la forme

        ,

qui offre la variante

dans l'inscription C, ligne 11, était un véritable ablatif de forme turke.

L'inscription de Nakch-i-Roustam (lig. 8) nous présente, dans la phrase même qui nous occupe, la forme écourtée

       .

Mais il est fort possible que cette variante soit le

fait d'une simple abréviation, ou mieux encore d'une faute du lapicide, qui aura passé le dernier signe $\rightarrow \leftarrow$. Résumons maintenant tout ce qui précède et construisons le paradigme des cas de ce mot important. Nous avons :

SINGULIER.

Accusatif. $\rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow$

PLURIEL.

Nominatif. $\rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow$

Génitif. $\rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow$

Ablatif. $\left\{ \begin{array}{l} \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \\ \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \\ \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \end{array} \right.$

De l'inspection de toutes ces formes grammaticales nous pouvons conclure que le thème radical était écrit indifféremment

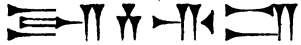

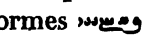

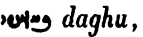


$\rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow$

$\rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow$

et

$\rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow \leftarrow \rightarrow$

ce qui démontre une fois de plus l'incertitude qui régnait dans les formes grammaticales de la langue médique écrite.

Quant à l'origine du mot qui nous occupe, elle a été fixée aussi précisément qu'il était possible de le faire, par le savant commentateur du Yaçna (Notes, p. LXXXIX). Le  ou  médique est identique avec le mot zend qui se présente dans les textes sous les trois formes  *dagyu*,  *dainghu* et  *daghu*, et qui signifie contrée, province. Ces formes si diverses montrent dans un seul et même mot les permutations que peut subir la sifflante dentale en passant du sanscrit dans le zend; elle devient ou  *g* ou  *h*, avec ou sans nasale, de telle sorte que notre mot zend doit être rapproché du sanscrit दस्युः *dasyu*, qui a la signification propre de « ennemi, voleur, barbare ». Ce nom appliqué par les Indiens aux peuples qui, des provinces ariennes, faisaient souvent des incursions sur la terre brahmanique, n'aura que par extension reçu le sens d'ennemi, le sens primitif étant celui de hommes des contrées, des provinces. M. Burnouf a, je crois, aussi nettement que possible, tenu compte de la différence de signification, en rappelant simplement la longue séparation des deux idiomes sanscrit et zend. Il est clair, d'ailleurs, qu'en passant dans l'idiome médique, notre mot दस्युः a déjà subi, relativement à sa sifflante dentale primitive, la modification qui consistait à remplacer celle-ci par l'aspirée sans nasale.



A nombreuses races.

Telle est l'orthographe de ce mot dans l'inscription de Darius de l'Elvend; dans l'inscription de Xerxès il est écrit



Avant de nous occuper des variantes tranchées que présente l'expression de l'idée contenue dans le mot auquel nous sommes parvenus, cherchons à bien déterminer celle-ci, à l'aide de la forme que nous fournissent les inscriptions de l'Elvend. Cette fois encore le mot persan *parouzananam* des textes correspondants a été copié lettre pour lettre par l'écrivain mède; de là probablement l'hésitation de celui-ci dans le choix de la lettre médique propre à représenter la syllabe persane *pa*, qu'il a rendue la première fois par le signe syllabique P Pa, et la seconde par le signe syllabique B Ba. Tous les signes nous étant connus, nous avons le mot Pa ou Ba-RouZaNaNaM, qui est évidemment le génitif pluriel d'un adjectif en rapport avec le génitif pluriel *dahyaunam*.

Tous les philologues qui se sont occupés des textes persans des inscriptions achéménides, ont reconnu dans notre mot persan *parouzananam* les deux composants sanscrits पुरु *pourou* ($\omega\lambda\acute{\upsilon}$, plus), et जन *djana*, *γένος*, *gens*, *genus*, « génération, race, nation ».

combinés de manière à former un mot signifiant réellement, « qui contient beaucoup de races ». Il serait donc superflu de s'étendre ici sur l'analyse de ce mot déjà donnée par Lassen, Westergaard et Rawlinson.

Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit des variantes que nous offrent les textes médicaux dont les rédacteurs n'ont pas cru devoir transcrire lettre pour lettre le mot persan *parouzananam*.

L'inscription B donne le mot (fig. 3 et 4)



qui, dans l'inscription de Nakch-i-Roustam, est écrit



Enfin, l'inscription C nous offre, à la place de *parouzananam* l'ensemble des deux mots



Nous allons chercher à nous rendre compte de la composition de ces diverses expressions.

Dans la première, nous reconnaissons au premier coup d'œil le même thème 𐎶 𐎠 𐎠 𐎠 *ZaNaCh*, qui a fourni le génitif pluriel 𐎶 𐎠 𐎠 𐎠 𐎠 𐎠 𐎠 au composé persan, transcrit fidèlement une fois dans les textes médicaux; seulement le thème est cette fois muni de la désinence indice de l'ablatif,

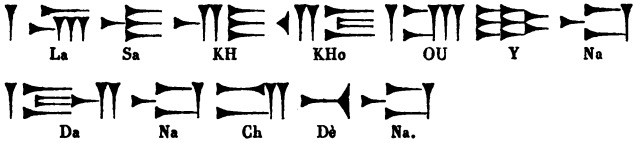
𐎠𐎡𐎢𐎣 DèNa. Le composé en question est donc en rapport avec l'ablatif



𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣
 Da H OU Ch Dè Na.

Quant au premier composant 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 WiChBa, il se rencontre dans plusieurs mots persans, et il y a été unanimement reconnu comme équivalent du sanscrit *विश्व* *viçva*, tout, devenu le *𐎠𐎡𐎢𐎣* *viçpa* zend. Notre adjectif signifie donc à la lettre : à toute race, qui renferme toutes les races, d'où résulte, comme l'a fait remarquer Rawlinson, que le roi des rois s'intitule roi de toute la terre habitable. La variante tirée de l'inscription de Nakchi-Roustam diffère de la précédente en ce que le mot *wichba* s'est un peu plus altéré encore, mais en s'adoucisant : il y est devenu *wichcha*. Quant au deuxième composant, il a lui-même subi des modifications orthographiques, car il se présente cette fois sous la forme 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣 𐎠𐎡𐎢𐎣. Nous pouvons remarquer encore ici des traces de l'influence réciproque des articulations les unes sur les autres, puisque le signe 𐎠𐎡𐎢𐎣 Za est devenu 𐎠𐎡𐎢𐎣 Da, lorsque cette syllabe s'est trouvée placée après la syllabe 𐎠𐎡𐎢𐎣 CHa, au lieu de la syllabe douce 𐎠𐎡𐎢𐎣 Ba; bien plus, la sifflante quiescente 𐎠𐎡𐎢𐎣, alliée dans la première variante aux articulations douces, est devenue la chuintante quiescente 𐎠𐎡𐎢𐎣, dans la variante où les articulations fortes prédominent. Il semble donc que le mot emprunté à l'idiome persan

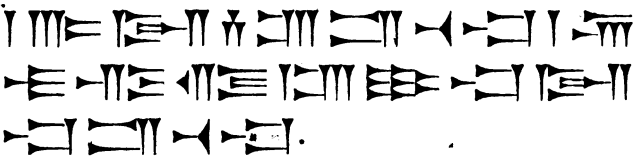
ait subi un renforcement de toutes ses articulations essentielles, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en recevant les modifications qui l'ont assimilé à l'organe médique.

Il ne nous reste plus à examiner que la variante de l'inscription C; elle est la suivante :



or, l'ensemble des sept premières lettres nous est bien connu déjà; nous l'avons analysé plus haut et nous y avons reconnu le génitif pluriel d'un composé ayant le sens de *multorum*; le mot qui le suit est toujours notre thème  DaNaCh, de जन , *yévos*, *genus*, *gens*, etc. à l'ablatif de forme turke, en  DèNa.

Il est fort difficile de se rendre compte de la présence de ce génitif pluriel ayant le sens *multorum*, suivi d'un ablatif. Voici la phrase textuelle :



Puisque le dernier mot DaNaChDèNa est précédé du signe d'attention, le clou vertical, il est clair que ce mot ne forme pas un composé avec le précédent, qui a la signification de *multorum*. Une seule hypo-

thèse pourrait rendre compte de ce fait grammatical, ce serait que le thème pût recevoir le sens de *genitor* aussi bien que celui de *genitus*, mais je me garderai bien de soutenir sérieusement cette hypothèse. Si cependant il en était ainsi, nous aurions le sens « roi de contrées (à l'ablatif) qui engendrent un très-grand nombre », c'est-à-dire « roi de contrées où naissent des races innombrables ».

Kai HaMaRouO Sa,
Roi de cette terre, roi de ce monde.

Ma Kou Wa A Na Za KH Ka.

Immense.

Plus haut j'ai examiné avec soin cette expression et ses variantes.

Ma Rou Ra La Ra La CHa.
 A Na.

MaKou MaZaZaKa.

MaKou AZaKa.

Et enfin

MaKou LaCHaLaRa.

Je ne puis donc que me référer à ce que j'en ai dit, et que persister à soupçonner dans le mot 𐎠𐎡𐎢 ou 𐎠𐎡𐎢 ou 𐎠𐎡𐎢 un analogue du grec *Μακρός*. Quant au second composant, il n'est évidemment qu'une transcription plus ou moins adroite du mot persan *wazarkaya*, lequel se trouve une fois seulement remplacé par le pluriel médique faisant fonction de superlatif.

𐎠𐎡𐎢 ∇ 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 — Très-grand.

La présence de ce superlatif me suggère l'idée que le mot 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 pourrait être lui-même le superlatif d'un adjectif 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 , dont le thème 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 pourrait être admis comme remplissant le rôle d'une sorte d'adverbe dans les composés où entre, soit le mot *wazarka*, soit le superlatif médique LaCHaLa-Ra. De cette manière, notre dernière variante, par exemple, signifierait littéralement amplement très-grand. Ce qui semblerait donner quelque valeur à cette hypothèse, c'est que notre deuxième variante, où entre le superlatif supposé

𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 ,

ne comporte plus que le mot 𐎠𐎡𐎢 ∇ 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 , où nous reconnaissons avec évidence le thème 𐎠𐎡𐎢 ∇ du superlatif 𐎠𐎡𐎢 ∇ 𐎠𐎡𐎢 𐎠𐎡𐎢 , mais compliqué d'un 𐎠𐎡𐎢 qui fait peut-être de l'adjectif

𐎠𐎡𐎢 𐎣 LaCHa, grand, un adverbe 𐎠𐎡𐎢 𐎣 𐎠𐎡𐎢
 LaCHaA, grandement, lequel, entrant comme der-
 nier terme dans un composé au génitif, a dû recevoir
 la désinence 𐎠𐎡𐎢, indice de ce cas. Je livre ces
 diverses hypothèses à l'appréciation des philologues,
 en n'y attachant pas plus d'importance qu'elles n'en
 ont réellement.

𐎠𐎡 𐎣 𐎠𐎡𐎢 𐎣 𐎠𐎡 𐎣

Celui qui supporte, qui soutient.

Ce mot extrait de l'inscription de Darius de l'El-
 vend présente des variantes importantes que nous
 allons énumérer. Ainsi, dans l'inscription de Nakch-
 Roustam, copie de Schulz (lig. 9), il est écrit, d'a-
 près Westergaard,

𐎠 𐎣 𐎠𐎡𐎢 𐎣 𐎠𐎡 𐎣,

le premier signe 𐎠𐎡 étant omis.

Dans l'inscription de Xerxès (Elvend, copie de
 Schulz et de Texier), nous trouvons

𐎠𐎡 𐎣 𐎠𐎡𐎢 𐎣 𐎠𐎡 𐎣

ou

𐎠𐎡 𐎣 𐎠𐎡𐎢 𐎣 𐎠𐎡 𐎣

(Copie de MM. Coste et Flandin).

L'inscription C nous offre le mot


𐎠 𐎡𐎢 𐎣 𐎠𐎡 𐎣 𐎠𐎡𐎢 𐎣



(Copie de Westergaard).


Et l'inscription E



(Copie de Westergaard).

Westergaard a copié lui-même, pour l'avant-dernière ligne, la syllabe  dans l'inscription F, mais il ne la transcrit qu'avec un signe de doute.

Je serais pourtant bien tenté de considérer les copies de Schulz et de Texier comme plus correctes en ce point que celles de MM. Coste et Flandin. Peut-être faudrait-il substituer partout le signe  au signe  que Westergaard a copié dans quelques textes, précisément à cause de ce que présente d'insolite, et pour cela seul d'assez peu vraisemblable, la construction d'un mot qui se lirait, suivant les circonstances, FCHaDaNKa, CHaDaNKa, FCHaTiNKa et FCHaTHTiNKa. De pareilles consonnances me semblent un peu en désaccord avec la structure syllabique des mots médiques que nous avons analysés jusqu'ici. J'aime donc mieux admettre que les transcriptions de Schulz sont correctes et que le mot correspondant au *duriya* persan se terminait par la syllabe RaKa.

Quant à la variante de Nakch-i-Roustam, la présence constante de l'initiale  dans les autres textes, me donne à penser que cette initiale peut être un préfixe non indispensable au sens général. Du reste, cette initiale, si nous lui donnons la valeur d'un F quiescent tiré du mot qui se lit *framatarām* et que nous avons examiné déjà, s'ajuste assez mal avec la syllabe chuintante qui suit. Je suis donc bien

disposé à croire que le signe 𐎧 n'était pas une articulation quiescente, mais qu'il comportait une voyelle dont la valeur nous a peut-être été conservée dans le persan moderne فرماندار, qui se prononce *fir-mandar*, et qui n'est très-certainement que le persan ancien *framatarā*. Peut-être aussi faut-il voir un P, comme articulation essentielle dans le signe en question.

Ceci posé, nous avons un mot qui se transcrit suivant les variantes

FiCHaDaRaKa ou PiCHaDaRaKa,
 FiCHaTiRaKa ou PiCHaTiRaKa,
 HaFiCHaTaTiRaKa ou HaPiCHaTaTiRaKa,
 FiCHaTHTiRaKa ou PiCHaTHTiRaKa.

Son orthographe était donc peu fixée. Quant à sa signification, elle nous est donnée avec toute apparence de certitude par le persan *duriya*, qui signifie «sustentator.» Remarquons, enfin, que la variante tirée de l'inscription C complique encore notre mot du signe initial 𐎧 , qui est pour moi l'image d'une voyelle doucement aspirée, Ha ou He.

Or, si nous lisons HaFi ou HeFi, HaPi ou HePi, nous aurions, il faut en convenir, une singulière analogie à constater entre cette particule que l'on pouvait supprimer à volonté, et la préposition grecque *ἐπι*, sur, qui implique une idée naturellement annexée à l'idée que comportent tous les mots de composition analogue, *sufferre*, *sustentare*, «supporter».

Remarquons de plus que dans le mot

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯯𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗𐰘𐰙𐰚𐰛𐰜𐰝𐰞𐰟𐰠𐰡𐰢𐰣𐰤𐰥𐰦𐰧𐰨𐰩𐰪𐰫𐰬𐰭𐰮𐰯𐰰𐰱𐰲𐰳𐰴𐰵𐰶𐰷𐰸𐰹𐰺𐰻𐰼𐰽𐰾𐰿𐱀𐱁𐱂𐱃𐱄𐱅𐱆𐱇𐱈𐱉𐱊𐱋𐱌𐱍𐱎𐱏𐱐𐱑𐱒𐱓𐱔𐱕𐱖𐱗𐱘𐱙𐱚𐱛𐱜𐱝𐱞𐱟𐱠𐱡𐱢𐱣𐱤𐱥𐱦𐱧𐱨𐱩𐱪𐱫𐱬𐱭𐱮𐱯𐱰𐱱𐱲𐱳𐱴𐱵𐱶𐱷𐱸𐱹𐱺𐱻𐱼𐱽𐱾𐱿𐲀𐲁𐲂𐲃𐲄𐲅𐲆𐲇𐲈𐲉𐲊𐲋𐲌𐲍𐲎𐲏𐲐𐲑𐲒𐲓𐲔𐲕𐲖𐲗𐲘𐲙𐲚𐲛𐲜𐲝𐲞𐲟𐲠𐲡𐲢𐲣𐲤𐲥𐲦𐲧𐲨𐲩𐲪𐲫𐲬𐲭𐲮𐲯𐲰𐲱𐲲𐲳𐲴𐲵𐲶𐲷𐲸𐲹𐲺𐲻𐲼𐲽𐲾𐲿𐳀𐳁𐳂𐳃𐳄𐳅𐳆𐳇𐳈𐳉𐳊𐳋𐳌𐳍𐳎𐳏𐳐𐳑𐳒𐳓𐳔𐳕𐳖𐳗𐳘𐳙𐳚𐳛𐳜𐳝𐳞𐳟𐳠𐳡𐳢𐳣𐳤𐳥𐳦𐳧𐳨𐳩𐳪𐳫𐳬𐳭𐳮𐳯𐳰𐳱𐳲𐳳𐳴𐳵𐳶𐳷𐳸𐳹𐳺𐳻𐳼𐳽𐳾𐳿𐴀𐴁𐴂𐴃𐴄𐴅𐴆𐴇𐴈𐴉𐴊𐴋𐴌𐴍𐴎𐴏𐴐𐴑𐴒𐴓𐴔𐴕𐴖𐴗𐴘𐴙𐴚𐴛𐴜𐴝𐴞𐴟𐴠𐴡𐴢𐴣𐴤𐴥𐴦𐴧𐴨𐴩𐴪𐴫𐴬𐴭𐴮𐴯𐴰𐴱𐴲𐴳𐴴𐴵𐴶𐴷𐴸𐴹𐴺𐴻𐴼𐴽𐴾𐴿𐵀𐵁𐵂𐵃𐵄𐵅𐵆𐵇𐵈𐵉𐵊𐵋𐵌𐵍𐵎𐵏𐵐𐵑𐵒𐵓𐵔𐵕𐵖𐵗𐵘𐵙𐵚𐵛𐵜𐵝𐵞𐵟𐵠𐵡𐵢𐵣𐵤𐵥𐵦𐵧𐵨𐵩𐵪𐵫𐵬𐵭𐵮𐵯𐵰𐵱𐵲𐵳𐵴𐵵𐵶𐵷𐵸𐵹𐵺𐵻𐵼𐵽𐵾𐵿𐶀𐶁𐶂𐶃𐶄𐶅𐶆𐶇𐶈𐶉𐶊𐶋𐶌𐶍𐶎𐶏𐶐𐶑𐶒𐶓𐶔𐶕𐶖𐶗𐶘𐶙𐶚𐶛𐶜𐶝𐶞𐶟𐶠𐶡𐶢𐶣𐶤𐶥𐶦𐶧𐶨𐶩𐶪𐶫𐶬𐶭𐶮𐶯𐶰𐶱𐶲𐶳𐶴𐶵𐶶𐶷𐶸𐶹𐶺𐶻𐶼𐶽𐶾𐶿𐷀𐷁𐷂𐷃𐷄𐷅𐷆𐷇𐷈𐷉𐷊𐷋𐷌𐷍𐷎𐷏𐷐𐷑𐷒𐷓𐷔𐷕𐷖𐷗𐷘𐷙𐷚𐷛𐷜𐷝𐷞𐷟𐷠𐷡𐷢𐷣𐷤𐷥𐷦𐷧𐷨𐷩𐷪𐷫𐷬𐷭𐷮𐷯𐷰𐷱𐷲𐷳𐷴𐷵𐷶𐷷𐷸𐷹𐷺𐷻𐷼𐷽𐷾𐷿𐸀𐸁𐸂𐸃𐸄𐸅𐸆𐸇𐸈𐸉𐸊𐸋𐸌𐸍𐸎𐸏𐸐𐸑𐸒𐸓𐸔𐸕𐸖𐸗𐸘𐸙𐸚𐸛𐸜𐸝𐸞𐸟𐸠𐸡𐸢𐸣𐸤𐸥𐸦𐸧𐸨𐸩𐸪𐸫𐸬𐸭𐸮𐸯𐸰𐸱𐸲𐸳𐸴𐸵𐸶𐸷𐸸𐸹𐸺𐸻𐸼𐸽𐸾𐸿𐹀𐹁𐹂𐹃𐹄𐹅𐹆𐹇𐹈𐹉𐹊𐹋𐹌𐹍𐹎𐹏𐹐𐹑𐹒𐹓𐹔𐹕𐹖𐹗𐹘𐹙𐹚𐹛𐹜𐹝𐹞𐹟𐹠𐹡𐹢𐹣𐹤𐹥𐹦𐹧𐹨𐹩𐹪𐹫𐹬𐹭𐹮𐹯𐹰𐹱𐹲𐹳𐹴𐹵𐹶𐹷𐹸𐹹𐹺𐹻𐹼𐹽𐹾𐹿𐺀𐺁𐺂𐺃𐺄𐺅𐺆𐺇𐺈𐺉𐺊𐺋𐺌𐺍𐺎𐺏𐺐𐺑𐺒𐺓𐺔𐺕𐺖𐺗𐺘𐺙𐺚𐺛𐺜𐺝𐺞𐺟𐺠𐺡𐺢𐺣𐺤𐺥𐺦𐺧𐺨𐺩𐺪𐺫𐺬𐺭𐺮𐺯𐺰𐺱𐺲𐺳𐺴𐺵𐺶𐺷𐺸𐺹𐺺𐺻𐺼𐺽𐺾𐺿𐻀𐻁𐻂𐻃𐻄𐻅𐻆𐻇𐻈𐻉𐻊𐻋𐻌𐻍𐻎𐻏𐻐𐻑𐻒𐻓𐻔𐻕𐻖𐻗𐻘𐻙𐻚𐻛𐻜𐻝𐻞𐻟𐻠𐻡𐻢𐻣𐻤𐻥𐻦𐻧𐻨𐻩𐻪𐻫𐻬𐻭𐻮𐻯𐻰𐻱𐻲𐻳𐻴𐻵𐻶𐻷𐻸𐻹𐻺𐻻𐻼𐻽𐻾𐻿𐼀𐼁𐼂𐼃𐼄𐼅𐼆𐼇𐼈𐼉𐼊𐼋𐼌𐼍𐼎𐼏𐼐𐼑𐼒𐼓𐼔𐼕𐼖𐼗𐼘𐼙𐼚𐼛𐼜𐼝𐼞𐼟𐼠𐼡𐼢𐼣𐼤𐼥𐼦𐼧𐼨𐼩𐼪𐼫𐼬𐼭𐼮𐼯𐼰𐼱𐼲𐼳𐼴𐼵𐼶𐼷𐼸𐼹𐼺𐼻𐼼𐼽𐼾𐼿𐽀𐽁𐽂𐽃𐽄𐽅𐽆𐽇𐽋𐽍𐽎𐽏𐽐𐽈𐽉𐽊𐽌𐽑𐽒𐽓𐽔𐽕𐽖𐽗𐽘𐽙𐽚𐽛𐽜𐽝𐽞𐽟𐽠𐽡𐽢𐽣𐽤𐽥𐽦𐽧𐽨𐽩𐽪𐽫𐽬𐽭𐽮𐽯𐽰𐽱𐽲𐽳𐽴𐽵𐽶𐽷𐽸𐽹𐽺𐽻𐽼𐽽𐽾𐽿𐾀𐾁𐾃𐾅𐾂𐾄𐾆𐾇𐾈𐾉𐾊𐾋𐾌𐾍𐾎𐾏𐾐𐾑

pense pas, et je propose avec une certaine confiance cette étymologie, qui a tout au moins le mérite d'avoir les apparences pour elle. Notre mot médique signifie donc littéralement celui qu'on charge, celui à qui l'on fait porter. De là au *dariya* persan, il y a bien près.

 APi ou APHi, aussi.

Ce mot n'est pas indispensable, puisqu'il n'est exprimé que trois fois sur sept dans les textes identiques à notre disposition. (Inscription de Darius de l'Elvend, inscription de Nakch-i-Roustam, et inscription E de Persépolis.). Westergaard et Lassen traduisent ce mot par *auctor*, Rawlinson, au contraire, à cause du peu d'importance que doit comporter un mot qui se trouve plus souvent supprimé qu'exprimé, est disposé à voir dans l'*apiya* persan une sorte de conjonction que l'on peut comparer au sanscrit अपि, plutôt qu'à un dérivé du radical आप. Toutefois, remarquant que l'inscription de Nakch-i-Roustam lui présente à la ligne 12 le mot *duriapiya* écrit sans indice de séparation, il voit dans ce fait une raison de penser que le terme *apiya* doit être classé parmi les particules supplémentaires telles que *chiya*, *wa*, etc. qui jouent le même rôle que les particules enclitiques du grec et du latin, et qu'en conséquence il faut lui attribuer le sens « aussi ». Il me paraît fort difficile de se prononcer entre ces deux opinions dont chacune a pour elle l'assentiment de philologues aussi éminents que les Lassen, les Westergaard, les

Rawlinson. J'ai dû, par conséquent, me borner à les mentionner en reconnaissant mon insuffisance, qui m'interdit de les discuter.

Ce qui est certain c'est que les traducteurs mède des textes persans dont nous étudions la contrepartie médicale, ont plus souvent négligé que reproduit dans leurs versions le mot *apiya*. Celui-ci était donc d'une importance à peu près nulle, dès que l'enclitique *ka* avait été attaché au mot précédent, et il ne comportait plus une idée essentielle; de plus, quand ils en ont tenu compte, les traducteurs se sont contentés de le transcrire lettre pour lettre.

𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯯𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗𐰘𐰙𐰚𐰛𐰜𐰝𐰞𐰟𐰠𐰡𐰢𐰣𐰤𐰥𐰦𐰧𐰨𐰩𐰪𐰫𐰬𐰭𐰮𐰯𐰰𐰱𐰲𐰳𐰴𐰵𐰶𐰷𐰸𐰹𐰺𐰻𐰼𐰽𐰾𐰿𐱀𐱁𐱂𐱃𐱄𐱅𐱆𐱇𐱈𐱉𐱊𐱋𐱌𐱍𐱎𐱏𐱐𐱑𐱒𐱓𐱔𐱕𐱖𐱗𐱘𐱙𐱚𐱛𐱜𐱝𐱞𐱟𐱠𐱡𐱢𐱣𐱤𐱥𐱦𐱧𐱨𐱩𐱪𐱫𐱬𐱭𐱮𐱯𐱰𐱱𐱲𐱳𐱴𐱵𐱶𐱷𐱸𐱹𐱺𐱻𐱼𐱽𐱾𐱿𐲀𐲁𐲂𐲃𐲄𐲅𐲆𐲇𐲈𐲉𐲊𐲋𐲌𐲍𐲎𐲏𐲐𐲑𐲒𐲓𐲔𐲕𐲖𐲗𐲘𐲙𐲚𐲛𐲜𐲝𐲞𐲟𐲠𐲡𐲢𐲣𐲤𐲥𐲦𐲧𐲨𐲩𐲪𐲫𐲬𐲭𐲮𐲯𐲰𐲱𐲲𐲳𐲴𐲵𐲶𐲷𐲸𐲹𐲺𐲻𐲼𐲽𐲾𐲿𐳀𐳁𐳂𐳃𐳄𐳅𐳆𐳇𐳈𐳉𐳊𐳋𐳌𐳍𐳎𐳏𐳐𐳑𐳒𐳓𐳔𐳕𐳖𐳗𐳘𐳙𐳚𐳛𐳜𐳝𐳞𐳟𐳠𐳡𐳢𐳣𐳤𐳥𐳦𐳧𐳨𐳩𐳪𐳫𐳬𐳭𐳮𐳯𐳰𐳱𐳲𐳳𐳴𐳵𐳶𐳷𐳸𐳹𐳺𐳻𐳼𐳽𐳾𐳿𐴀𐴁𐴂𐴃𐴄𐴅𐴆𐴇𐴈𐴉𐴊𐴋𐴌𐴍𐴎𐴏𐴐𐴑𐴒𐴓𐴔𐴕𐴖𐴗𐴘𐴙𐴚𐴛𐴜𐴝𐴞𐴟𐴠𐴡𐴢𐴣𐴤𐴥𐴦𐴧𐴨𐴩𐴪𐴫𐴬𐴭𐴮𐴯𐴰𐴱𐴲𐴳𐴴𐴵𐴶𐴷𐴸𐴹𐴺𐴻𐴼𐴽𐴾𐴿𐵀𐵁𐵂𐵃𐵄𐵅𐵆𐵇𐵈𐵉𐵊𐵋𐵌𐵍𐵎𐵏𐵐𐵑𐵒𐵓𐵔𐵕𐵖𐵗𐵘𐵙𐵚𐵛𐵜𐵝𐵞𐵟𐵠𐵡𐵢𐵣𐵤𐵥𐵦𐵧𐵨𐵩𐵪𐵫𐵬𐵭𐵮𐵯𐵰𐵱𐵲𐵳𐵴𐵵𐵶𐵷𐵸𐵹𐵺𐵻𐵼𐵽𐵾𐵿𐶀𐶁𐶂𐶃𐶄𐶅𐶆𐶇𐶈𐶉𐶊𐶋𐶌𐶍𐶎𐶏𐶐𐶑𐶒𐶓𐶔𐶕𐶖𐶗𐶘𐶙𐶚𐶛𐶜𐶝𐶞𐶟𐶠𐶡𐶢𐶣𐶤𐶥𐶦𐶧𐶨𐶩𐶪𐶫𐶬𐶭𐶮𐶯𐶰𐶱𐶲𐶳𐶴𐶵𐶶𐶷𐶸𐶹𐶺𐶻𐶼𐶽𐶾𐶿𐷀𐷁𐷂𐷃𐷄𐷅𐷆𐷇𐷈𐷉𐷊𐷋𐷌𐷍𐷎𐷏𐷐𐷑𐷒𐷓𐷔𐷕𐷖𐷗𐷘𐷙𐷚𐷛𐷜𐷝𐷞𐷟𐷠𐷡𐷢𐷣𐷤𐷥𐷦𐷧𐷨𐷩𐷪𐷫𐷬𐷭𐷮𐷯𐷰𐷱𐷲𐷳𐷴𐷵𐷶𐷷𐷸𐷹𐷺𐷻𐷼𐷽𐷾𐷿𐸀𐸁𐸂𐸃𐸄𐸅𐸆𐸇𐸈𐸉𐸊𐸋𐸌𐸍𐸎𐸏𐸐𐸑𐸒𐸓𐸔𐸕𐸖𐸗𐸘𐸙𐸚𐸛𐸜𐸝𐸞𐸟𐸠𐸡𐸢𐸣𐸤𐸥𐸦𐸧𐸨𐸩𐸪𐸫𐸬𐸭𐸮𐸯𐸰𐸱𐸲𐸳𐸴𐸵𐸶𐸷𐸸𐸹𐸺𐸻𐸼𐸽𐸾𐸿𐹀𐹁𐹂𐹃𐹄𐹅𐹆𐹇𐹈𐹉𐹊𐹋𐹌𐹍𐹎𐹏𐹐𐹑𐹒𐹓𐹔𐹕𐹖𐹗𐹘𐹙𐹚𐹛𐹜𐹝𐹞𐹟𐹠𐹡𐹢𐹣𐹤𐹥𐹦𐹧𐹨𐹩𐹪𐹫𐹬𐹭𐹮𐹯𐹰𐹱𐹲𐹳𐹴𐹵𐹶𐹷𐹸𐹹𐹺𐹻𐹼𐹽𐹾𐹿𐺀𐺁𐺂𐺃𐺄𐺅𐺆𐺇𐺈𐺉𐺊𐺋𐺌𐺍𐺎𐺏𐺐𐺑𐺒𐺓𐺔𐺕𐺖𐺗𐺘𐺙𐺚𐺛𐺜𐺝𐺞𐺟𐺠𐺡𐺢𐺣𐺤𐺥𐺦𐺧𐺨𐺩𐺪𐺫𐺬𐺭𐺮𐺯𐺰𐺱𐺲𐺳𐺴𐺵𐺶𐺷𐺸𐺹𐺺𐺻𐺼𐺽𐺾𐺿𐻀𐻁𐻂𐻃𐻄𐻅𐻆𐻇𐻈𐻉𐻊𐻋𐻌𐻍𐻎𐻏𐻐𐻑𐻒𐻓𐻔𐻕𐻖𐻗𐻘𐻙𐻚𐻛𐻜𐻝𐻞𐻟𐻠𐻡𐻢𐻣𐻤𐻥𐻦𐻧𐻨𐻩𐻪𐻫𐻬𐻭𐻮𐻯𐻰𐻱𐻲𐻳𐻴𐻵𐻶𐻷𐻸𐻹𐻺𐻻𐻼𐻽𐻾𐻿𐼀𐼁𐼂𐼃𐼄𐼅𐼆𐼇𐼈𐼉𐼊𐼋𐼌𐼍𐼎𐼏𐼐𐼑𐼒𐼓𐼔𐼕𐼖𐼗𐼘𐼙𐼚𐼛𐼜𐼝𐼞𐼟𐼠𐼡𐼢𐼣𐼤𐼥𐼦𐼧𐼨𐼩𐼪𐼫𐼬𐼭𐼮𐼯𐼰𐼱𐼲𐼳𐼴𐼵𐼶𐼷𐼸𐼹𐼺𐼻𐼼𐼽𐼾𐼿𐽀𐽁𐽂𐽃𐽄𐽅𐽆𐽇𐽋𐽍𐽎𐽏𐽐𐽈𐽉𐽊𐽌𐽑𐽒𐽓𐽔𐽕𐽖𐽗𐽘𐽙𐽚𐽛𐽜𐽝𐽞𐽟𐽠𐽡𐽢𐽣𐽤


clinabilité des noms propres et de l'emploi du thème




𑖀 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 pour tous les cas, génitif compris.

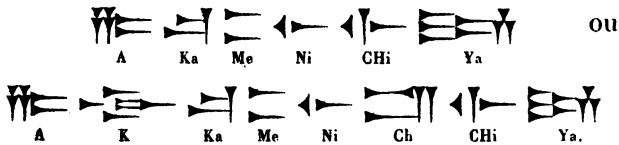
𑖀 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 ChaKri, fils.

La transcription de ce mot est indubitable, puisque les trois figures qui le composent nous sont parfaitement connues; d'ailleurs, le sens qu'il comporte n'est pas moins certain, puisqu'il correspond au persan *putra*, fils. Mais s'il est aisé de transcrire et de traduire ce mot singulier, il est bien moins aisé d'en découvrir l'origine ou d'en retrouver les traces. Westergaard a pensé qu'un mot mongol, *oghal*, que je ne connais pas, et qui, suivant lui, signifie « fils, » provenait du même mot primitif que le *sakri* médique; c'est probablement le mot turk *اوغل* *oghl*, qui signifie « fils », que Westergaard aura regardé comme mongol¹. Dans ce mot turk, on peut effectivement trouver quelque trace du mot médique *sakri*, si l'on admet que l's initiale a pu tomber comme l's sanscrite est tombée dans le médique et le zend, et qu'elle s'est transformée en une simple aspiration, comme par exemple dans la particule 𑖂𑖂, qui est devenue 𑖂𑖂 Hou et 𑖂𑖂 *hoa*. La permutation des liquides R en L n'a rien qui doive nous étonner, et nous savons d'ailleurs qu'en langue kurde *fils* se dit 𑖂𑖂𑖂. Évidemment le *koarou* kurde a une origine assez étroitement liée à celle du mot médique 𑖂𑖂 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 ChaKri; enfin, en géorgien, *fils* se

¹ En mongol, *fils* se dit 𑖂𑖂𑖂𑖂𑖂 *köbegün*.

dit შვილი *schvieli*¹, et ce mot semble avoir conservé la sifflante initiale du mot médique, sifflante qui disparaît aussi dans le féminin *káli*, « fille ». Enfin, notre mot médique se présente dans l'inscription E et dans un des exemplaires de l'inscription C sous la forme probablement abrégée  ChaK au lieu de ChaKRi.

En mongol  *ger*, *ker*, qui fait à l'accusatif  *keri*, signifie « maison » ; or, en géorgien, les substantifs forment des dérivés très-nombreux avec la particule *ს*, qui signifie « pour ». Ainsi, par exemple, de *მეფე* *mep'he*, « roi », vient *სამეფო* *samap'ho*, « royaume » ; avec le mot mongol , on pourrait donc former un mot *saker* ou *sager* signifiant « pour la maison (ce qui est) » : cette idée aurait bien quelque rapport avec celle de fils. Ce qui est singulier, c'est qu'en géorgien *maison* se dit précisément *სახლი* *sakhli*. Ce sont là du reste de ces rapprochements purement fortuits qui ne signifient absolument rien et dont on doit bien se garder de faire usage.



L'Achéménide.

Le texte persan nous offre en ce point le mot *hakhamanishiya*, qui est un véritable adjectif formé du nom propre *Hakhamanish*, auquel est venu s'ajouter

¹ Fille se dit ქალი *káli*.

le suffixe *iya*, le *ios* grec, le *ius* latin, de telle sorte que notre mot signifie à la lettre « l'Achéménésien ». Il est clair que le traducteur mède n'a fait que transcrire le mot persan qu'il avait sous les yeux. Nous n'avons aucune observation de plus à faire sur ce nom dont la formation est parfaitement régulière.

Nous voici arrivés au dernier mot des textes que nous avons entrepris d'analyser, et il ne nous reste plus qu'à déduire quelques faits généraux des observations de détail que nous avons rassemblées. C'est ce que nous allons faire le plus brièvement possible.

De tout ce qui précède, il nous paraît résulter :

1° Que l'idiome médique avait réellement une analogie assez étroite avec l'idiome persan, pour que Strabon, qui n'y regardait pas de très-près, ait pu dire avec raison que la langue des Perses et des Mèdes était la même ;

2° Que de l'idiome médique il est resté des traces évidentes dans le zend, dans le persan moderne, dans le turk, dans le kurde, dans le mongol, dans l'arménien, dans le géorgien et dans la langue des Tsiganes ;

3° Que le turk, plus que les autres langues congénères, présente des débris fort reconnaissables de l'ancienne langue des Mèdes ;

4° Que l'écriture des Mèdes, à en juger par les inscriptions des Achéménides, était syllabique, c'est-à-dire qu'un signe étant attribué à chaque articula-

tion quiescente, un autre signe bien distinct, mais constant, représentait cette articulation avec une voyelle inhérente, telle que A, E ou I, O ou OU;

5° Que, pour renforcer les consonnes inhérentes aux signes syllabiques, ces signes étaient précédés de la quiescente analogue;

6° Que l'articulation R isolée dans l'intérieur des mots empruntés aux langues congénères, comme le sanscrit ou le persan ancien, s'évanouissait dans l'idiome médique;

7° Que le paradigme des cas de la désinence médique n'était pas régulièrement fixé, puisque les désinences des cas n'étaient pas indispensables pour la détermination du sens;

8° Que certains signes de l'écriture médique avaient une assez grande ressemblance avec les signes persans de même valeur, mais que la plupart d'entre eux étaient identiques avec des signes de l'écriture assyrienne. De là résulte, ce nous semble, une antériorité évidente de l'écriture assyrienne sur l'écriture persane, puisque les Mèdes, cherchant des signes pour représenter les sons de leur langue, les empruntèrent à l'écriture destinée à peindre les sons d'un idiome de souche sémitique, plutôt qu'à l'écriture des Persans, dont la langue était à peu près la leur. Il semblerait de plus résulter de là, que les Mèdes ont formé leur alphabet avant les Perses.

Tels sont les premiers résultats auxquels l'examen sérieux du beau travail de Westergaard nous a conduits. Nous terminerons en disant que cet habile

philologue a bien mérité de la science, en débrouillant le premier, et avec peu de ressources, une écriture que l'on croyait condamnée à rester inextricable. Viennent maintenant les textes médicaux de l'inscription de Bisitoun, et nous pouvons assurer que ces textes médicaux se liront promptement et avec autant de sûreté que les textes persans. L'avenir nous apprendra prochainement, il faut l'espérer, s'il est permis de formuler la même espérance relativement aux écritures ninivite et babylonienne.

F. DE SAULCY.

EXCURSION A SEBDOU,

POSTE FRANÇAIS

SUR LA FRONTIÈRE DU MAROC,

EXTRAITE

DES SOUVENIRS DE LA PROVINCE D'ORAN,

OU VOYAGE A TLEMCCEN,

PAR M. L'ABBÉ BARGÈS.

Le 28 septembre 1846 je me trouvais chez le gouverneur de Tlemccen, qui avait bien voulu me convier à dîner avec plusieurs officiers de la garni-

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME ~~XIII~~^{XIV}

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Rapport sur les travaux du Conseil pendant l'année 1848-1849. (J. MOHL.).....	11
Recherches analytiques sur les Inscriptions cunéiformes du système médique. (FR. DE SAULCY.).....	93
Excursion à Sebdoû, poste français sur la frontière du Maroc. (L'abbé BARGÈS.).....	213
Du Feu grégeois, des feux de guerre, et des origines de la poudre à canon chez les Arabes, les Persans et les Chinois. (REINAUD et FAVÉ.).....	257
Termes himyariques rapportés par un écrivain arabe. (L. BARGÈS.).....	327
Concordance sino-samskrite d'un nombre considérable de titres d'ouvrages bouddhiques. (Stanislas JULIEN.).....	353
Fragments de Géographes et d'Historiens arabes et persans inédits. (DEFRÉMERY.) 2 ^e article.....	447
Antar en Perse. (Gustave DUGAT.) — Suite et fin.....	514

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Note sur un passage du cclxiv ^e chapitre de la Chronique ca- talane d'En Ramon Muntaner. (L. DUBEUX.).....	236
--	-----

BIBLIOGRAPHIE.

Dictionnaire arabe de Germanos Farhat. (L. BARGÈS.).....	87
<i>Bibliotheca judaica</i> , von D ^r Julius FÜRST.....	89
Sur les formes artificielles de la poésie arabe. (HAMMER- PURGSTALL.).....	248
Histoire du Bouddha Sakya-Mouni, par Ph. Éd. Foucaux. (A. TROYER.).....	252

	Pages.
Essai sur l'histoire de la Cosmographie et de la Carthographie pendant le moyen âge, par M. le vicomte DE SANTAREM....	254
A Dictionary hindoustani and english, and english and hindoustani, the latter being interely new, by John Shakespear. (GARCIN DE TASSY.).....	347
Chrestomathie hindie et hindouie.....	349

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 8 juin 1849.....	91
Procès-verbal de la séance générale de la Société asiatique, du 30 juillet 1849.....	5
Tableau du Conseil d'administration.....	9
Liste des membres souscripteurs.....	68
Liste des membres associés étrangers.....	81
Liste des ouvrages publiés par la Société asiatique.....	83
Liste des ouvrages mis en dépôt par la Société asiatique de Calcutta, pour les membres.....	86
Procès-verbal de la séance du 14 septembre 1849.	351
Procès-verbal de la séance du 12 octobre 1849.....	557
Procès-verbal de la séance du 9 novembre 1849.....	558
Table des matières contenues dans le tome XIV.....	559
